

129-1988

Emmaüs

*Le village était encor loin
mais, proche ou lointain, peu importe
Quand on n'a plus le goût à rien
c'est le chemin qui vous emporte.*

*Pourquoi d'ailleurs ce pays-là
jamais cité dans l'évangile
Précisément, c'est pour cela :
pour oublier... choisir l'exil.*

*Ils s'en vont en traînant le pas
silencieux, tous deux, côte à côte
et ce que l'un pense tout bas
c'est aussi ce que pense l'autre.*

*Cet étranger qui les rejoint
ignorant tout de la nouvelle
Oh ! qu'il s'en aille son chemin !
l'indiscret, de quoi il se mêle ?*

*Eux qui n'en voulaient plus parler
eux qui voulaient tourner la page
les voilà en train d'annoncer
leur propre version du message.*

*Ils citent les faits simplement
sans omettre le tombeau vide
C'est vrai, c'est fidèle. Pourtant
la conclusion est trop rapide.*

*Lui, l'étranger, les trouve lents
trop lents à trouver dans la Bible
l'annonce de l'événement
car pour Dieu rien n'est impossible.*

*« Oui, c'est vrai, on a lu tout ça
et c'est bon qu'on nous le redise.
Mais que recouvrent ces mots-là
que l'on entend dans les églises ?*

*Laissons donc là ces grands sujets
pour des questions plus abordables
la nuit approche, il faut songer
à trouver le gîte et la table »*

*L'étranger veut aller plus loin
plus loin que ces sages pensées
« A t'écouter ça fait du bien
reste avec nous pour la veillée ».*

*L'auberge est calme et ils ont faim
comme au soir des rudes journées
faim de l'entendre... et faim de pain
à n'en pas perdre une bouchée.*

*Puis lentement il prend le pain
et fait le geste d'offertoire
Les deux transfuges du chemin
soudain retrouvent la mémoire.*

*Leurs yeux qui s'ouvrent ne voient plus
l'étrange compagnon de route
mais l'espérance a prévalu
sur la nuit sombre de leur doute.*

*Sans attendre le jour nouveau
qui mettra tout en évidence
ils font demi-tour aussitôt
portant l'espoir en confiance.*

*Ils étaient deux... ils sont bien plus
qui vont ainsi en sens inverse
Amis que le doute traverse
entrez, Ici c'est Emmaüs.*

Charles Rousseau

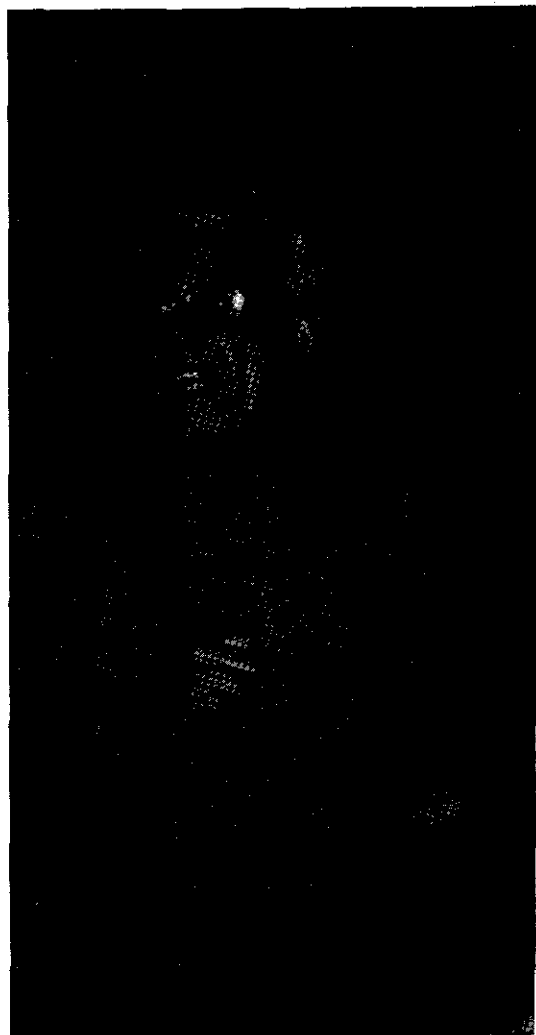
Charles Rousseau

*homme
des Plateaux Limousins
traceur
d'une route pour l'Eglise*

« Je suis très paisible actuellement
par la grâce de Dieu.
Bernard Gouël,
ce vieux copain de St-André,
m'a fait le coup de passer devant
sans même mettre son clignotant ».

8 décembre 1987

Photo M d.F.



Charles Rousseau nous a quittés le 29 décembre 1987. La septicémie qui s'était déclarée, n'a pu être enrayée et Charles, miné par une leucémie, n'a pu résister.

En 1984, il commençait par ces mots la relecture des dix premières années de l'aventure de l'Assemblée des Hauts Plateaux du Limousin :

« La mémoire n'est pas un musée, c'est une manière de mettre en relief le présent. C'est le sillage derrière la barque qui laisse voir sa direction ».

Le sillage de Charles commence en Touraine où il est né le 18 mai 1923 dans une famille attachée à la terre. Dans un petit livre de poèmes et de prières, « Les mots et les jours », il a chanté « (cet) amour de la terre et (cet) amour de Dieu qui, dans sa vie, pour son bonheur, se sont plutôt bien accordés ».

Les différents témoignages rendus à Charles seront ici parsemés de quelques-unes de ses poésies.

Prêtre en 1948, il a fait partie de l'équipe sacerdotale du secteur de Channay, dans son diocèse de Tours, de 1950 à 1955. En juin de cette année-là, il demanda son incardination à la Mission de France et il vaut la peine de réentendre aujourd'hui ce qu'il écrivait à cette occasion :

« Ces cinq années, je les ai vécues en union d'esprit et de cœur avec la Mission. Durant les épreuves, je n'ai pas douté un seul instant que la Mission venait de Dieu. Quand je l'entendais blâmée ou critiquée, j'avais l'impression d'être moi-même critiqué. J'ai souffert et espéré avec les autres gars de la Mission.

La rencontre avec la Mission a été pour moi un épanouissement (...). En demandant mon incardination à la Mission de France, c'est d'abord la régularisation d'une situation de fait. C'est aussi pour moi un pas sérieux : l'engagement radical au service du monde païen, l'engagement pour la vie. (...) Je le fais sans arrière-pensée, confiant dans la force du Christ pour m'aider à le tenir, confiant aussi dans la Mission, dans sa réalité surnaturelle : je veux dire dans la réalité de structure d'Eglise voulue par l'Esprit et authentifiée par la Hiérarchie.

(...) Je cherche à la Mission le souffle et le soutien dans la tâche missionnaire, la provocation à un amour toujours neuf, toujours en découverte, toujours fidèle. J'attends de la Mission qu'elle ne perde pas, mais développe au contraire, ce que j'ai trouvé en elle au début et que j'appelle, à ma façon, la dimension religieuse du paganisme actuel. Cette réaction vitale, dynamique, apostolique qui, en face de la déchristianisation, n'a pas recours à des palliatifs, à des attermolements, à des petits remèdes, mais va droit au fond et retrouve d'emblée la foi vaste et profonde qui va chercher son espérance jusque dans la connaissance pénétrante du paganisme lui-même ».

Ces lignes fortes, ces lignes de force, Charles les mit en œuvre dans les équipes de Savigné sur Lathan et de Saint André de l'Eure puis dans le travail qu'il effectua à l'Equipe de Recherche Pastorale, à Migennes puis avenue de Choisy, avec J. Potel et J. Deries, enfin dans l'équipe des Services où il

fut la cheville ouvrière du Secrétariat Rural. Travail de documentation et d'études sociologiques colossal qui nous obligea à prendre en compte la réalité agricole et rurale d'une manière précise, dans les situations diverses et dans leur évolution.

1969. Vint le temps de la grande épreuve : Charles fit partie de l'équipe qui reçut la charge de maintenir en vie la Mission de France au milieu de tensions et de difficultés inouïes. Il y mit tout son cœur et toutes ses forces. Cette volonté que la Mission de France existe coûte que coûte nous permit d'accueillir de nouveau des jeunes en 1972 et bien des intuitions lancées à ce moment-là sont devenues aujourd'hui notre bien commun.

En quittant sa responsabilité à l'Equipe Centrale, Charles prit quelques mois de repos à Aubusson. De l'accueil fraternel qu'il y reçut de la part de R. Ribière, il garda le fort souvenir, jusqu'aux derniers jours. Il était en Limousin et il en éprouva l'irrésistible séduction. Le Limousin et ses hauts plateaux : quelques hameaux épars sur le granit et les terres de bruyères illuminées en automne par la flamme des hêtres et des bouleaux... c'était le désert français. En ces temps-là parut un texte de Hervé de Bellefon dont le titre « Pourquoi ris-tu, Sara ? » était un défi jeté à l'espérance sur ces terres qui semblaient vouées à la mort. C'était le projet fou de faire revivre un Pays et une Eglise qui retrouveraient vie en servant ce pays. Charles y consacra toutes ses forces. Dans ce que Hervé et ceux qui l'entouraient avaient lancé, Charles entra comme un nageur en haute mer. Avec les prêtres du Plateau, avec les religieuses, en particulier les communautés de St-Charles d'Angers, avec les gens du pays, chrétiens ou non, il remua ciel et terre pour que la Vie renaisse sur ces terres anciennes. Le Villard devint le cœur de ce projet dont Charles était l'âme. Ce lieu premier de son travail ne l'empêcha pas d'apporter sa pierre au Synode de Limoges.

Jusqu'à son dernier souffle, Charles porta le souci de l'avenir de ce pays des mille sources et de l'Assemblée des Hauts Plateaux. Il y fut le disciple de « **Celui dont l'Épître aux Hébreux dit qu'il est l'architecte et le constructeur de la Cité définitive pour laquelle nous maçons** ». (10^e anniversaire de l'Assemblée des Hauts Plateaux).

☉ « Charles, dit le Père Gufflet évêque de Limoges, nous a aidés à tracer « La Route de l'Eglise ».

Pour ma part, j'ai fait sa connaissance vers 1966. Je faisais partie de la Commission Episcopale pour le Monde Rural. Celle-ci travaillait avec un Comité d'Etude des problèmes en Monde Rural, dont Charles faisait partie. J'ai aussitôt apprécié sa compétence acquise au prix d'un travail acharné ; et ce jugement ne s'est jamais démenti.

Nous avons vécu ensemble entre 69 et 72, alors que j'étais Prélat de la Mission de France, cette période si difficile, douloureuse, de l'histoire de la Mission de France ; c'est alors que j'ai découvert sa Foi dans l'Eglise. S'il a tenu bon dans la nuit, c'est grâce à cette Foi.

Il a voulu ensuite servir l'Eglise dans un diocèse où il pourrait réaliser sa volonté de vivre la mission.

Il m'a demandé de l'accueillir, ce que j'ai fait avec grande joie. C'est alors qu'il a entrepris dans l'Espérance de mettre sur pied l'Assemblée Chrétienne des Plateaux et les Fêtes des Plateaux.

Mais, il a voulu agir à part entière au sein du diocèse. Elu au Conseil Presbytéral, il y fut choisi comme secrétaire, c'est-à-dire animateur. Son action y fut décisive, et sa loyauté à mon égard sans faille, je tiens à le dire ici ».

Dieu, tu sais, j'aime ton Eglise,
frêle épi de ta création
tout en moi, que je te le dise,
prend plaisir à cette moisson.

Les petits oiseaux de ton ciel
à qui tout l'espace appartient
savent trouver paille ou ficelle
pour leur nid dans un petit coin.

Nous à qui tu donnes en partage
la mer, la terre et tous ses biens,
nous glanons dans cet héritage
un peu de pain, un peu de vin.

C'est la tente d'un Dieu bohème,
son Béthléem humble et caché,
et c'est là qu'il se fait lui-même
manne pour vivre et pour marcher.

Habiter avec Dieu. Sur le psaume 83. « Les mots et les jours », p. 50.

● « Attaché à comprendre le pays, à en connaître les habitants, Charles accomplit un travail immense de recherche et d'analyse qu'au fil des ans il fit connaître. Des fêtes de Féniers aux fêtes du Villard, chacun garde en mémoire les nombreux panneaux présentant tel ou tel aspect de la vie du Plateau.

D'une intelligence vive et toujours en éveil, il savait discerner tout ce qui pouvait être germe de progrès et il prenait le temps nécessaire pour transformer une idée en réalisation. C'est ainsi que naquit Télé Millevaches.

Hier encore, il travaillait à mettre en place des initiatives sur la valorisation de la forêt pour qu'elle crée des emplois sur place, il initiait une réflexion pour comprendre comment ce pays était arrivé à son état d'aujourd'hui afin de mieux débloquer les ressorts qui pourront le faire se lever.

Nous garderons au cœur le souvenir de l'homme, de l'ami toujours joyeux et disponible pour chacun de quelque horizon qu'il fût, d'une amitié franche et chaleureuse ». (« Vivre sur le Plateau », bulletin d'information diffusé sur les communes de Faux-la-Montagne, Féniers, Gentioux-Pigerolles, Peyrelevade).

Nos pères avaient fait les communes
c'était l'bon temps,
pour partager chacun, chacune,
bon-an, mal-an.
Aujourd'hui qu'on va dans la lune,
faut voir plus grand.
C'est le Plateau notre fortune,
notre tourment.

Y avait des landes, des bruyères,
des chemins creux,
quelques châteaux, et des chaumières,
des violonneux !
Y a eu aussi pas mal de guerres...
Y a moins de feux.
trop peu de jeun's, plus de grand'mères
mais on vit mieux.

Y a la forêt qu'a pris la place
des genêts d'or.
De grands lacs bleus ont fait surface
dans ce décor,
nouveaux-venus dans cet espace...
une eau qui dort
par qui s'infiltre une menace :
chasse au trésor !

.....

On cherchera les mille sources
de nos ruisseaux,
on ira dépister leur course
dans les roseaux.
On flânera dans les bruyères,
automne en fleur,
on pêchera dans les rivières
durant des heures.

On cherchera ce qu'on peut faire
de tout ce bois,
du beau granit de nos carrières,
filon de choix
des moutons blancs de nos collines
et, fin du fin,
des belles vaches limousines,
venez demain !

Viens voir, « Les mots et les jours », p. 15-16.

Un printemps viendra pour la Creuse,
car les pays ont leurs saisons.
Amis, guettons à l'horizon
se lever l'aube prometteuse.

Matin de Mai, « Les mots et les jours », p. 3.

● « En 1983, dit le P. Froment, évêque de Tulle, il vint habiter ici, parmi nous, à Peyrelevade. Vous le connaissiez bien avec sa générosité inlassable, sa proximité fraternelle des personnes et des familles, son souci de connaître toujours plus et de partager, sans exclure qui que ce soit. Homme de caractère, « il savait ce qu'il voulait » selon l'expression bien connue ; mais l'écorce un peu rude parfois de son caractère s'effaçait d'une manière étonnante, pour faire place à une grande délicatesse, à une sensibilité affinée, à une faculté d'écouter les autres étonnante. Il savait écouter, en effet, les personnes et les familles les plus démunies, celles qui connaissaient des difficultés, à la manière de Jésus devant les requêtes des petites gens de la Palestine, qui repartaient remplis d'une espérance nouvelle ».

QU'EST-CE QUE T'ATTENDS ?

Toi qui joue ton fric au tiercé,
qui t'endors devant ta télé,
toi qui te crois as du volant,
qu'est-ce que t'attends ?

Toi qui es fana de moto,
qui en as ras l'bol du boulot,
« vive le week end, on fout l'camp »
qu'est-ce que t'attends ?

Toi qui t'ennuies dans ta cuisine,
en rêvant d'avoir la machine
qui te libérerait du temps,
qu'est-ce que t'attends ?

Toi qui sacrifies tes loisirs
et tes relations, à bâtir
ta maison au milieu des champs,
qu'est-ce que t'attends ?

**Toi qui cours les filles rieuses
mais si t'en trouves une sérieuse
deviens tout autre brusquement,**

qu'est-ce que t'attends ?

**Et toi, le passionné de foot,
bien que tu sois sûr de ton shoot
tu fais la passe au bon moment,**

qu'est-ce que t'attends ?

**Toi qui milites au syndicat,
grèves, meetings, et caetera,
donnant ton argent et ton temps,**

qu'est-ce que t'attends ?

**Et toi l'engagé politique,
qui prends des coups, qui prends des risques
et commences à vivre autrement,**

qu'est-ce que t'attends ?

**Toi qui débarques au troisième âge
avec des projets de voyages,
trop tard ! te voilà impotent,**

qu'est-ce que t'attends ?

**Toi qui végètes à l'hôpital
sans trop savoir quel est ton mal,
tu espères ? Tu fais semblant ?**

qu'est-ce que t'attends ?

**Au fond nous sommes tous les mêmes
quell'que soit l'envie qui nous mène,
on cherche à vivre, aveuglément,**

qu'est-ce que t'attends ?

**La vie partout dans la nature,
ça jaillit, ça perce les murs,
ça s'agrippe et ça se défend,**

vers qui ça tend ?

**C'est un élan vers la lumière
qui vient d'au delà de la terre
et qui revient chaque printemps,**

l'hiver l'attend !

**Nous dont la vie à sa façon
perce les murs de nos prisons,
elle aussi elle a son printemps,**

Dieu nous attend !

< Les mots et les jours >, p. 29-20.

● « Les aspects économiques, sociaux, ajoute le P. Froment, en un mot humains, se rapportant à notre région des plateaux ilmoisins creusois et corréziens, il les connaissait pour les avoir approfondis personnellement, en équipe, avec des élus, parfois des techniciens, par la lecture et par le biais de la sociologie. Il était profondément attaché à notre pays, « son pays ». Il se souciait, certes, pour l'avenir de l'Eglise, ici même ; plus exactement des interpellations que les groupes de chrétiens devaient laisser percer à travers leur vie même de croyants. Mais, à ses yeux, il n'y avait pas de cloisonnement stérile. Ainsi l'avenir des familles, des enfants et des jeunes, l'avenir des commerces et des exploitations, celui des entreprises, comme les perspectives pour la forêt, n'étaient pas séparables de sa vision d'une humanité que Dieu veut debout, responsable de son devenir, de ses projets comme de ses réalisations. Souvenez-vous comment le passionnaient toutes les activités de type associatif, culturel, se rapportant à la communication.

Dans une vision très juste du monde déjà sauvé par le Christ, il avait le secret d'intégrer en Lui et dans la pratique de l'Evangile toutes les valeurs humaines. Il savait, dans le domaine du catéchisme, des célébrations, de la foi vécue sur le terrain de la vie, relancer sans cesse les énergies faiblissantes. Mais la question de l'Incroyance actuelle, constatée presque quotidienne, si elle demeurait source d'interrogation, ne le trouvait jamais découragé ».

**Jésus avait fait irruption
hors des frontières d'Israël,
C'était un geste d'exception :
Le Messie... chez les infidèles !**

**Redoutant quelques réactions
à cette audace missionnaire,
Il avait pris la décision
de ne rien dire et ne rien faire.**

**Ils étaient sortis au marché
dans l'anonymat de la foule.
Mais Dieu peut-il rester caché
sans que le pauvre ne le trouve ?**

**Ce tumulte, c'est la prière
de toute la gentilité...
Pour sa sortie hors des frontières,
Le Messie va-t-il hésiter ?**

**« Allons, dit-il à l'étrangère,
le pain n'est pas fait pour les chiens.
C'est aux enfants que père et mère
réservent ce don quotidien ».**

**« Je sais, dit la femme-prophète,
mais pourquoi que les petits chiens
ne pourraient pas manger les miettes
que gaspillent ces chérubins ? »**

**Regardant la Cananéenne
et tous ces gens autour de lui
Jésus dit : « C'est une païenne
qui montre l'exemple aujourd'hui ».**

**« Femme, c'est bon, ta fille est sauvée,
tu peux t'en retourner chez toi,
et si tes voisins t'interrogent
tu leur diras : « ayez la foi ».**

Août-Septembre 1985 (La Cananéenne. Marc 7, 24-30) « Les mots et les jours », p. 30-31.

● A la fin de l'Eucharistie, J.-M. Ploux dit quelques mots ultimes au nom de tous :

« Je ne sais pas si j'aurai les mots justes pour exprimer de la part de la Mission de France ce que nous devons à Charles... peu importe d'ailleurs ce que je dis, c'est en remerciement à Dieu pour la vie de Charles, et Dieu comprend ce qu'il y a derrière les mots maladroits des hommes.

Merci à Dieu de nous avoir donné ce frère. Il nous a appris à regarder et à voir un pays, une réalité humaine par les yeux du cœur et par l'étude. Il nous a donné le témoignage d'une foi en Dieu qui ne biaisait pas, mais qui avait aussi la joie et l'humour de saint François.

Il a montré par ce qu'il a entrepris, ici avec vous, que l'Eglise n'avait pas de sens si elle n'était au service de la vie des hommes et de la vie d'un pays. D'autres que moi l'ont dit. Ce que je veux dire ici, c'est ce que la M.D.F. lui doit.

Lorsque la M.D.F. connut les heures difficiles de 1952 à 1954 Charles n'était pas encore des nôtres. Mais déjà, comme il l'a écrit, il avait souffert et espéré avec les gars de la Mission et il s'y engagea à fond et de manière exigeante. C'est pour elle, qu'il avait délibérément choisie, qu'il connut ses plus grandes épreuves et ses plus grandes souffrances. Lorsque la Mission traversa une seconde crise, il fit partie avec N. Guillot, N. Le Saout et A. Weers de l'équipe qui s'arc-bouta pour que le vaisseau n'éclate pas dans la tempête. Ce que Charles et ses compagnons vécurent à ce moment-là, l'histoire le dira un jour. Mais c'est à leur ténacité et à leur volonté de ne pas désespérer, à desserrer l'étau dans lequel ils étaient pris, c'est à leur fidélité que nous avons dû de ne pas sombrer. En ce temps-là furent jetées des idées, lancées des intuitions, esquissée une charte de ce que pourrait être l'avenir de la M.D.F. dans son service du monde. Beaucoup de tout cela est repris et vécu aujourd'hui. L'Assemblée chrétienne des Hauts Plateaux en est un fruit. De ces années de crise, l'équipe sortit comme des naufragés sur la grève. Mais le vaisseau était passé... de cela grâce leur soit rendue et grâce soit rendue à Dieu. La Mission de France n'a pas d'autre vocation que celle de l'Eglise. Elle a simplement à être un signe fort de ce qui est attendu de l'Eglise dans un pays comme celui-ci : après Alain Mas de Feix, Jean Etchegaray et d'autres, Charles a mis toutes ses forces pour cela. C'est un appel pour nous à reprendre les mancherons ou la truelle du maçon pour construire avec tous les hommes de bonne volonté le monde des hommes heureux, le monde voulu par Dieu ».

EN TOI MON ESPOIR, SEIGNEUR !

**Vois, je m'adresse à Toi, Seigneur
C'est le temps venu de ta grâce.
Je sais bien que tu as du cœur,
Je t'en prie, montre-moi ta face !**

**Regarde-moi bien, je n'ai plus de force
Je suis devant Toi humilié, meurtri.
Qu'en moi ta victoire pénètre et amorce
Un chant pour ton nom comme on pousse un cri !**

**Vous qui cherchez Dieu, les pauvres de cœur,
Entrez hardiment, Dieu vous fait la fête
Il vous a compris, il sait qui vous êtes.
L'épreuve est finie, goûtez son bonheur !**

**Son peuple écrasé, Dieu le rendra libre,
Ses villes détruites, les rebâtira.
C'est dans ce pays qu'il fera bon vivre,
Passionnés d'un Dieu qui l'habitera.**

PSAUME 67 (Adaptation) - Les mots et les jours », p. 53.

Dans un monde où Dieu n'est pas évident

itinéraires spirituels

A l'Ascension 1987, trente jeunes prêtres, diacres et laïcs ont partagé au Carmel de Mazille, près de Cluny, avec quelques sœurs de la communauté, leurs expériences de la présence de Dieu au cœur de diverses réalités humaines.

Nous présentons ici les contributions de quatre d'entre eux. Elles seront suivies des réflexions de Francis Deniau, vicaire général du diocèse de Nanterre, qui a lu l'ensemble des témoignages et participé aux différents carrefours lors de cette rencontre.

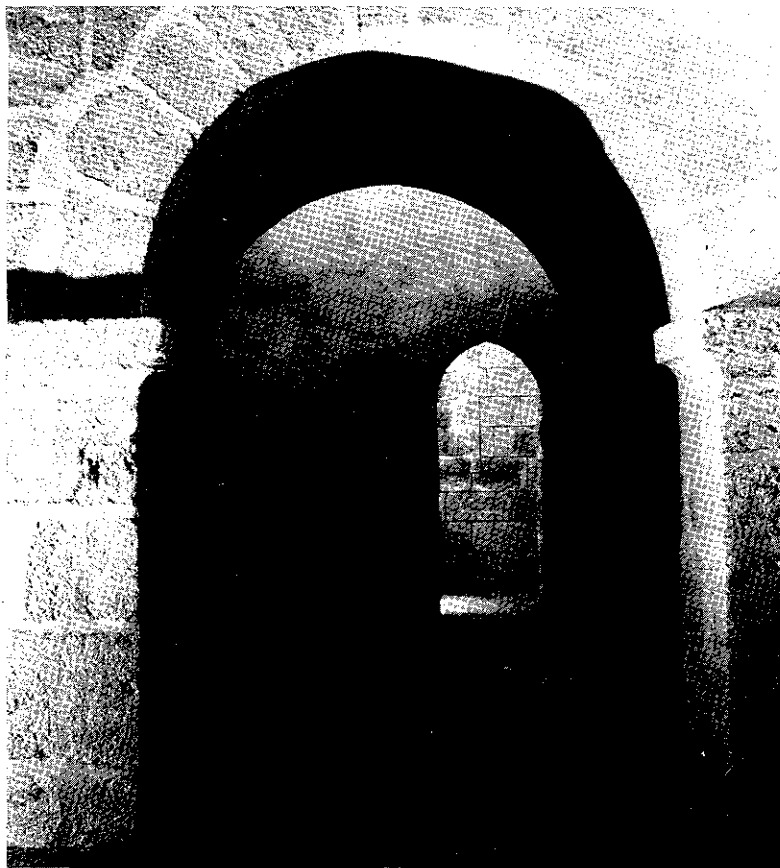


Photo Bernard Caillor

Fais-moi connaître tes chemins enseigne-moi tes routes

(Psaume 25)

Jean Sachet

Laïc ayant reçu un ministère reconnu
dans l'équipe de la Souterraine.

Mon chemin spirituel emprunte le matin la nationale 145, pendant une demi-heure. Plusieurs mois par an, j'assiste ainsi au lever du soleil, « cet astre d'en haut, qui vient pour illuminer ceux qui habitent les ténèbres et l'ombre de la mort, pour conduire nos pas au chemin de la paix ». Sur le retour, c'est l'heure du soleil couchant. Oui, « les cieux proclament la gloire de Dieu, le firmament raconte l'ouvrage de ses mains. Le jour au jour en livre le récit et la nuit à la nuit en donne connaissance. Pas de paroles dans ce récit, pas de voix qui s'entende ; mais sur toute la terre en paraît le message, et la nouvelle, aux limites du monde ». (Psaume 18).

J'ai la chance d'habiter, de travailler dans un beau pays, d'être souvent sur ses routes de la Creuse ; et souvent je me dis : quel dommage qu'il n'y ait plus d'hommes pour contempler cette beauté, pour la faire exister. Si la création, nature ou œuvre d'art, n'a plus

*de créature à rencontrer, existe-t-elle encore ?
Pour qui ?*

Pour moi, la beauté, sous quelque forme que ce soit, est évocation de Dieu, invitation au passage, à l'intérieur de notre pesanteur ; la beauté, c'est la gratuité, le donné à recevoir. Ça ne se consomme pas, ça ne s'achète pas. C'est une parole adressée à l'homme, c'est pour certain leur parole qui prend forme d'art, forme de liberté. Les poètes et artistes sont maudits des dictatures parce qu'ils chantent l'insaisissable de chacun, sa liberté d'esprit, d'amour. C'est vrai que l'homme ne se nourrit pas seulement de pain ni de " resto du cœur " ; c'est vrai que le développement, ce n'est pas seulement combler les ventres creux. La beauté est le lieu d'un chemin spirituel (de l'esprit), d'un chemin de foi possible. Hélas ! notre société, notre église pensent pouvoir s'en passer. C'est peut-être l'un des facteurs qui les rendent si tristes ?

Entre le lever et le coucher du soleil, entre la naissance et la mort, « sur toute la terre en paraît le message ». Affirmation de foi du psalmiste que je fais mienne... mais avec mon « esprit sans intelligence et mon cœur lent à croire tout ce qu'ont déclaré les prophètes », et les psalmistes. Ayant essayé de faire le point au bout de trois ans de ministère, je vous livre quelques passages de ma réflexion d'alors ; c'était en septembre 86.

J'ai conscience d'avoir accepté une « responsabilité » en donnant « réponse » (c'est la même racine) à un appel de Dieu. Une responsabilité confiée par l'Eglise au service de la mission du Dieu de Jésus Christ. Etre serviteur de l'évangile, cela veut dire que je n'en suis pas le maître ; que je dépends d'un Autre et de sa parole faite chair. Parole offerte à tous les hommes, parole vivante et capable d'agir, aujourd'hui, dans l'histoire des hommes et par l'histoire de chacun.

Accepter ce service de l'évangile nécessite, donne obligation de se mettre à l'écoute de ce qu'il nous révèle de Dieu et des hommes, de Dieu avec les hommes. Je découvre, avec d'autres, l'inépuisable richesse de ce lieu où le Dieu de Jésus Christ continue de nous parler, de se parler par les autres. Dans ces moments où à quelques-uns nous sommes réunis en son nom, au sein de nos maisons, il est effectivement au milieu de nous. Vivre un ministère comporte à mon avis cette exigence d'intimité avec Celui qui l'on désire servir. Lui est toujours au rendez-vous, pas moi.

Si tout chrétien est chargé d'annoncer l'évangile, l'Eglise de Limoges m'a demandé de le faire à « l'écoute » des abîmés de notre so-

ciété. Annoncer en étant à l'écoute... après tout c'est peut-être ce qu'a fait Jésus : nous annoncer les merveilles de Dieu, la bonne nouvelle, en écoutant le souffle et les soupirs des hommes, en écoutant les cris du corps et les cris de foi, en écoutant la volonté de son Père. Ecoute qui faisait advenir ses interlocuteurs à renaitre à eux-mêmes et parfois à Dieu.

Par ma profession je rencontre deux types de population :

• des familles dans lesquelles les parents sont en train de divorcer (ou ont divorcé). Il y a conflit ouvert entre les parents au sujet des enfants ; c'est le motif officiel. En conclusion de mes entretiens, avec les différents membres de la famille et intervenants sociaux, j'ai un rapport à rendre au juge aux affaires matrimoniales comportant des renseignements et mes suggestions sur l'organisation possible de la famille.

• des enfants en danger au sein de leur famille et qui ont été signalés au Juge des enfants.

... Multitude d'histoires douloureuses, de vies brisées, parfois fêlées depuis la naissance. Oui, la vie, l'amour sont dans des vases d'argile. Beaucoup n'ont pas décidé grand chose de ce qu'ils sont devenus, de ce qu'ils vivent aujourd'hui. Quelque part, les décisions se sont prises sans eux. Il s'agit de leur permettre d'être eux-mêmes, de faire sien ce qui est advenu sans s'y enfermer pour que demain soit possible à partir de leurs propres ressources qu'ils ignorent souvent ; leur rendre prise sur leur propre vie et leur futur en comprenant le passé. Qu'ils deviennent acteurs de leur histoire.

Ce que j'essaie de partager, dans mes entretiens avec eux, est cette conviction que chacun est plus que son échec, qu'il déborde ce qu'en pense et peut en dire l'autre, les autres. L'évangile appelle à la vérité : au-delà ou en deçà de ce que je vois, de ce que j'entends, de ce que construisent ou démolissent les hommes dans leurs rapports, qu'est-ce qui est engagé en vérité, de lui, de moi ? Ces rencontres me "mettent sous le nez" ce que nous sommes : cohabitation possible de l'amour et de la haine, de l'altruisme et de l'égoïsme, de la condamnation et du pardon, du don de la vie et de sa négation sur l'enfant, du service et de la volonté de puissance...

Ecouter les autres dans ce qu'ils veulent ou peuvent livrer. Ecouter leur vérité, et c'est toujours leur vérité du moment, même si ce n'est pas la mienne, même si elle est en dissonance avec les faits. Il est des moments où ils y vont un peu fort. Mais "ne jugez pas", n'enfermez pas l'autre, ne vous fiez pas aux apparences. La relation c'est comme un iceberg : une bien mince partie de chacun est livrée à l'accession de l'autre, et pas toujours (rarement, je dirai) la plus vitale, là où chacun en vérité sait un peu ce qu'il est et ce dont il est capable. Et parfois cette partie de l'iceberg fond en larmes.

J'ai reçu ce ministère de l'Eglise ; j'en fais partie, j'en suis solidaire. Je la voudrais, cette Eglise, moins naïve, plus nuancée quand elle parle de l'amour conjugal, de la fidélité, du pardon, des enfants. Chez ces derniers, par exemple, il y a l'enfant-don de la vie, désiré ; mais il y a aussi l'enfant-surprise ou trop rapproché, l'enfant désiré par l'un et pas par l'autre parent, l'enfant colporteur de brèches

dans le couple en péril, l'enfant ressources économiques, l'enfant anti-solitude, l'enfant battu...

L'alliance entre l'homme et la femme, entre les hommes, est toujours en devenir. L'alliance entre Dieu et son peuple-à-venir demeure pleine d'embûches. Et pourtant Dieu, lui, reste fidèle. Pour moi, l'évangile et l'eucharistie sont des lieux de vérité et donc d'affrontement de l'homme avec lui-même : choix du mensonge ou de la vérité, choix de la vie ou de la mort, choix du service ou de la puissance. Et quand on a choisi, tout reste à faire.

Ce qui m'étonne parfois, ce n'est pas que ça casse dans la relation, dans l'amour ; c'est que certaines vies, certaines histoires arrivent à se tisser avec toujours plus de fils solides que de fils usés. Pardon à l'évangile, mais on met souvent du neuf sur du vieux. C'est fragile, d'accord.

Les « abîmés », ils sont aussi hors de mes sentiers professionnels. Ce n'est pas que je les attire, mais vous savez comme moi qu'il y en a beaucoup et partout. « Les pauvres, vous les aurez toujours avec vous ». Ce sont les polyhandicapés de l'amour brisé ou sans saveur, de la solitude, du chômage, de l'ennui, des sans-copains. Ils ne font partie d'aucune catégorie sociale répertoriée ; ils n'ont ni syndicats, ni associations. Ils ont besoin de maison accueillante, de personnes disponibles pour poser un instant leur valise trop lourde. Ça, c'est dur à prévoir sur un agenda.

Le ministère qui m'a été confié comporte une seconde exigence : la solidarité avec les peu-

ples du Tiers Monde. Le tiers monde (il serait plus exact de dire : les tiers mondes) est une réalité qui fait partie de ma vie. Ce n'est pas seulement un choix, une militance organisée avec d'autres dans le cadre de l'association Creuse-Tiers Monde. C'est une réalité qui s'impose à moi ; je ne peux pas me dérober. On ne peut plus faire comme si on ne savait pas. C'est une richesse qui m'est donnée par les relations, les lettres reçues, les visites à la maison. Celles-ci me rappellent que le Tiers Monde, ce sont des vies d'hommes, habités par d'autres valeurs, d'autres souffrances, souvent radicales. Des hommes qui s'organisent, qui luttent pour avoir droit à l'existence, pour être aussi respectés et appréciés que les gisements d'uranium ou de soja. Ceux de là-bas m'interpellent : nous qui pouvons tout sans grand risque, que faisons-nous de cette possibilité, alors que, dans beaucoup de pays, se former, se réunir ou s'organiser, c'est s'exposer parfois à la peine de mort au nom d'une sécurité nationale.

Les analyses économiques et politiques m'auraient peut-être conduit à promouvoir cette solidarité. Mais c'est un combat tellement inégal qu'il arrive de douter : quelques hommes et groupes de bonne volonté, ici ou là-bas, et, en face, des institutions internationales, des chefs militaires qui ne représentent qu'eux-mêmes et leurs intérêts... A quoi bon ? Se donner bonne conscience ?...

La foi au Dieu de Jésus Christ invite à croire qu'il est toujours possible d'espérer, quoi qu'il m'en semble à vue humaine, le temps de mon histoire sur la terre : « Ma durée n'est presque rien devant toi... l'homme va et vient comme

un reflet ; son agitation, c'est du vent » (Psaume 39). Et en même temps : « Apprends-nous à compter nos jours et nous obtiendrons la sagesse du cœur » (Psaume 90). L'histoire d'Israël est celle de la rencontre de peuple en pérégrination sur la terre, la leur et celle des autres, avec leur Dieu et celui des autres « Souviens-toi que tu as été un étranger » Les psaumes, prière du Christ, sont aussi pour moi cette prière vivante qui traverse les temps et qui est, hélas !, encore à propos : « Ils sont mis d'accord contre moi, ils conspirent pour m'ôter la vie ». (Psaume 31).

Le poète Neruda dit la même plainte : « Alors les entrepreneurs nord-américains, leurs avocats, leurs sénateurs, leurs députés, leurs présidents répandirent le sang sur le sable ». E nous savons que ces prières personnelles de psaumes sont aussi celles de tout un peuple. Alors je peux dire avec le psalmiste : « Fais moi connaître tes chemins, Seigneur, enseigne-moi tes routes. Fais-moi cheminer vers ta vérité et enseigne-moi... » (Psaume 25), car je crois que « le Seigneur aime le droit, il n'abandonne pas ses fidèles... les justes posséderont le pays, ils y demeureront toujours ».

Je crois que, depuis le Christ, la mort ne peut avoir le dernier mot, et en même temps la passion du Christ se continue aujourd'hui des individus et des peuples entiers ne font que dire que l'homme ne vit pas seulement de pain, de produit national brut ou d'exportations ; que la vie, la culture de chacun, ne peut en disposer à sa guise ou selon ses lois ; mais ça dérange les puissants de ce monde et certains sanhédrins. Je suis parfois de cette foule enthousiaste du jour des rameaux mais absente quand ça se gâte.

Jésus, qui a fait sienne la prière des psaumes, Jésus qui s'est fait corps et sang particuliers pour la multitude des hommes, des lieux et des temps, nous a laissé une unique prière, mais qu'elle est difficile à réciter :

Notre Père, ce serait plus simple de l'appeler « Mon Dieu » ; je veux bien être ton fils mais ne me demande pas d'être frère de la multitude ;

Il y a trop de faux-frères sur notre terre, sur Ta terre.

Que ton règne vienne : ce serait plus simple si tu prenais tes responsabilités. Il fut un temps où tu renversais les puissants de leur

trône et comblais les affamés ; ton fils, lui, parlait de graine, de levain, mais tu sais ta terre se refroidit et ça lève mal ;

Que ta volonté soit faite : ce serait plus simple si tu laissais un peu moins de liberté aux hommes.

Je sais bien que tu ne le peux pas, puisque tu es Amour.

Ton fils n'a rien arrangé en disant un soir de tentation :

« Non pas comme je veux, mais comme tu veux ».

Avec toi, on ne sait jamais où ça peut mener.

Ici en Orient Dieu... Allah est partout

Jean Toussaint

Prêtre de l'équipe d'Egypte

« Quelle est ta spiritualité ? »... Je serais bien tenté de répondre que je n'en ai pas. Le terme même de spiritualité évoque spontanément pour moi une série d'écoles, d'exercices, de maîtres, que me sont étrangers. Pourtant, je sens bien que la spiritualité... est un peu comme la politique : ne pas en faire, c'est déjà en avoir une !

Cette question m'invite d'abord à évoquer la prière et sa minceur dans ma vie. J'essaie de prier le matin, une foi le thé avalé, avant de partir au travail, et le soir, avec le ou les copains d'équipe. C'est une prière très classique : office du jour, plus textes liturgiques du jour. Entre les brumes du réveil et la fatigue du soir, j'ai bien du mal à cerner le contenu et les accents de cette prière. Je la ressens d'abord comme un rythme, pas toujours respecté, qui ouvre et ferme mon temps de veille. Je la ressens aussi comme une façon de rejoindre d'autres, y compris mes frères musulmans dont le muezzin me réveille de temps en temps. Enfin, depuis que je suis prêtre, je découvre, auprès des communautés avec

lesquelles je célèbre une à deux fois par semaine, la prière comme un service : la prière de l'assemblée passe alors, si j'ose dire, avant ma prière personnelle.

Cette question m'invite aussi à tenter d'exprimer le déplacement vécu depuis mon arrivée en Egypte, il y a trois ans : comment prier en terre étrangère et comment se laisser rejoindre par l'expérience spirituelle d'un autre peuple ?

Depuis quelque temps, j'essaie d'arabiser en partie ma prière. Au début, cela a consisté à anonner des psaumes, à tâtonner vers le rythme de la phrase, comme l'enfant qui déchiffre sans comprendre, tout concentré qu'il est sur l'effort de lecture. Une étape d'incompréhension, une prière d'alphabétisation, qui a comme effacé ma lecture facile et habituelle : « Seigneur ouvre mes lèvres », si maladroites ! Avec l'accoutumance, l'effort diminue, la mémoire entre en jeu. Peu à peu émergent des mots. Les mots les plus faciles, les plus simples, les mots entendus dehors : miséricorde,

louange, maison, force, Egypte, Liban, Israël, aimer, appeler, désirer... et puis ce mot à l'étrange sonorité : Allah. J'aimerais entendre ce mot comme l'entend mon frère égyptien, mais je sais bien n'en percevoir qu'une faible résonance. Mettre en sourdine le mot « Dieu », pour entendre celui d'« Allah ». Peut-être ne dépasserai-je jamais ce stade de miettes spirituelles, car comment chanter, comment crier, comment improviser dans une langue étrangère, qui n'est pas celle de ma mère ?

Ici en Orient, Dieu, Allah, est partout. Avant de tester leurs montages électriques, beaucoup de mes stagiaires, y compris les moins pratiquants, marquent un temps d'arrêt et murmurent Son Nom : « Au Nom d'Allah, le Clément, le Miséricordieux ! ». Je le devine sur leurs lèvres. Techniquement, c'est aberrant. Mais leur attitude, si conditionnée soit-elle, ne cesse de m'interroger. Ils mettent Dieu partout : entre moi et eux, entre le montage et la prise, entre aujourd'hui et demain. Ils me font douter : douter de la façon dont je cantonne Dieu en lui assignant un espace, quitte à m'étonner ensuite de son absence. J'ai parfois l'impression qu'en Occident nous vivons, agissons et pensons sans Dieu. Après nous essayons de le raccrocher... mais c'est trop tard ! Ils me font douter de ma pudeur spirituelle : je prononce si peu Son Nom. Je croyais que c'était par respect des « autres ». Est-ce vraiment les respecter ? Pour moi qui ai vécu longtemps dans un milieu protégé, français, l'expérience de fraternité avec des gens aussi différents de moi que le sont les égyptiens ou les stagiaires africains conduit à une sorte d'émerveillement. Cette fraternité puise à une source qui nous dépasse. Elle tra-

verse ces différences objectives que sont la couleur de la peau, la langue, la culture, la religion ; elle a quelque chose de Dieu. Le choc de la pauvreté et de l'exploitation, à un degré que je n'imaginai pas, m'invite à l'analyse. Mais ces analyses, si fines soient-elles, si anti-impérialistes soient-elles, me semblent parfois tourner en rond. Il y manque ce qui devrait être le plus criant, et le plus mobilisant : la violation de la dignité essentielle de l'homme : sa dignité de fils de Dieu.

Ici, Dieu est partout, y compris dans le malheur, la maladie, l'injustice, la mort. Combien de fois ai-je frémi en entendant le fameux : « C'est la volonté de Dieu ». De toute ma « spiritualité » d'occidental, je rejette cette présence possible de Dieu dans ce qui est moche, sale, dingue. Dieu, je l'ai toujours mis dans ce qui est progrès, dans ce qui va dans le bon sens. Pour moi, Dieu est fatalement de ce côté là, le bon, le mien ; sous peine de résignation, d'immobilisme, de... fatalisme. Le Christ est le « grand prêtre du bonheur » (Hébreux ch. 3). A la rigueur, Il est dans ce qui est faible, mais en comptant sur la force de cette faiblesse. A la rigueur dans ce qui fait mal, mais comme issue. Ici, Dieu est partout, y compris dans le malheur, parce qu'Il est plus grand (Akbar), parce que, Lui, sait. C'est comme une invitation à épaissir le mystère, comme une révélation de ma propre idolâtrie : un Dieu à mon image, comme et là où je le veux.

Ici Dieu est partout, mais on ne le prie pas n'importe comment. Je prie assis à ma table, entre le cendrier et une pile de papiers... c'est incompréhensible pour beaucoup d'Égyptiens.

Prier ici requiert une orientation, du temps, certains gestes, certaines formules... tout comme l'accueil dans les maisons égyptiennes qui obéit à une sorte de rite. Jusqu'à ce jour, je reste rétif à cette invitation de l'Orient à aménager l'espace de la rencontre et à mieux y investir mon corps... Les habitudes sont tenaces.

Je fréquente parfois les églises coptes orthodoxes, surtout aux grandes fêtes : comment ne pas se sentir décalé ! (à commencer par les dates qui sont différentes). Ici, pas de liturgie sur mesure, de show ou de cocktail eucharistique... C'est la messe de bien avant Pie X (la plus ancienne date du III^e siècle !). On prend le temps (de 2 à 4 heures, ou plus). On se répète (400 Kyrie le Vendredi Saint). On touche les icônes, on sent l'encens, on baise les mains, on goûte le pain des offran-

des. Pas de recueillement individuel, ni de silences méditatifs ; mais une ambiance qui demande une adhésion autre que cérébrale. Il y a peu de temps je participais dans un couvent orthodoxe à une prière pour l'unité, avec cinq européennes. On m'a demandé d'introduire une prière en français. Pris au dépourvu (l'occidental, même en liturgie, commence par réfléchir) j'ai fini par lancer le Notre Père ;... de Rimsky, un oriental ! La prière s'est terminée par ce chant répété 20 fois : « Pardonne-nous Seigneur, car il n'y a pas de bonheur sans toi ».

J'en suis là : dans ce fouillis, faut-il trier, distinguer ? Je sens plutôt l'appel à laisser vivre cet entrechoquement, vers une unité moins formelle, moins uniforme, plus intérieure.

Des traces de Dieu dans nos histoires

Joël Cherief

prêtre-ouvrier à Lyon

*Imaginez une vieille femme de 91 ans
dans sa chambre
d'un pavillon pour le quatrième âge.
Avec elle, une autre,
prostrée dans son fauteuil,
et qui débile sans cesse.
Une femme exilée dans un peuple
dont elle ne comprend pas la langue.
Un jeune homme passe et lui parle.
Ils ne se connaissent pas.
Elle m'a raconté ce qu'il lui a dit :
il est venu pour elle,
il lui a apporté des nouvelles du village,
de la famille.
Ma grand mère a entendu cela
dans la conversation de ce jeune.
Elle a entendu une parole
qui la fait parler,
et dans laquelle elle puise.
Parole d'un homme qui s'est arrêté,
qui l'a regardée.
Ce geste d'amour et ces mots
font vivre cette vieille.
Et elle rit, et elle pleure...*

*Elle et moi
nous sommes du peuple des « Imaziren »,
des « hommes libres ».
Je l'ai vue cracher et maudire Dieu,
Je l'ai entendue rendre grâce à Dieu.
Pour elle, pour moi, Dieu est Dieu,
et au fil du temps nous espérons
et nous croyons.
Car maudire ou bénir, crier ou se taire,
se dresser ou se courber,
c'est toujours laisser place :
à Dieu ou aux autres,
aux autres ou à Dieu,
à eux qui me font vivre,
et que je fais vivre du même mouvement.
Dieu, nous ne l'avons jamais vu.
Mon Dieu n'est pas son Dieu.
Pourquoi y a-t-il des hommes qui vivent
sans Dieu ?
Pourquoi notre société se construit-elle
sans Dieu ?
Pourquoi Thérèse reste-t-elle
dans l'enceinte ?
Pourquoi son amie franchit-elle le mur ?*

Aussi loin que je me souviene,
Aussi profond que puise ma mémoire,
Quand le désespoir m'a gagné,
Quant la mort m'a frôlé,
Dieu me pardonne,
J'ai pensé à ceux qui m'aiment,
à ceux que j'aime,
et il est de ceux là, lui, et son Christ,
Dieu est une trace dans mon histoire,
et l'Eglise est sa trace christique
sur la terre des hommes.
L'Esprit le maintient à distance,
maintient l'Eglise à distance
pour que nous soyons désirants,
car nous avons besoin l'un de l'autre,
et des autres.

La charité de l'Eglise,
la prédication de l'Eglise,
la liturgie de l'Eglise
inscrivent et proposent Dieu à notre terre,
pour le bonheur de tous.
La lutte quotidienne pour la survie,
et pour la vie,

la création de l'artiste,
le chant des amoureux
rencontrent le désir de l'Eglise
parce qu'ils rencontrent
le désir de son Dieu.
Et nous mesurons la distance,
Et nous découvrons Dieu
et nous apprenons l'homme,
et nous les aimons.

Dieu dont le Verbe a pris chair
par l'Esprit,
l'homme dont la chair rencontre Dieu
par l'Esprit,
Dieu qui a exalté son Fils crucifié,
l'homme qui sera exalté
par le Christ ressuscité.

Grand mère attend la mort,
ce mystère
de la chair qui féconde la terre
pour se laisser remodeler par l'Esprit.
J'aspire au retour du Christ,
pour que nos larmes soient séchées,
et que notre joie soit parfaite...

Marcher droit selon la vérité de l'Évangile

Jean-Marie Spychalowicz

Prêtre de l'équipe d'Égypte

Lors de nos échanges autour de la question de la foi, je suis toujours tiraillé, comme tout un chacun j'espère, entre l'impertinente question : « mais quelle est sincèrement, personnellement la réalité de ce que nous disons quand nous reprenons les mots qu'il faut... ? » et la nécessaire modestie à tenir face au langage reçu de la Tradition, au caractère collectif et organique de la tradition d'une Parole qui nous précède en Amour et nous déborde.

Nous recevons et nous devons courir nous-mêmes. Pour moi tout est là, dans cette coordination qui oblige et qui fatigue...

Nous baptisés, nous sommes des relayeurs dans cette chaîne vivante de la Tradition qui court les siècles.

J'aime cette image de la course de relais. Chacun y a une place à tenir pour passer le témoin.

Ce témoin, que nous recevons des mains d'un autre et que nous avons à transmettre à d'autres mains, n'est pas un simple bout de bois...

mais le feu d'une Parole vivante !

Des relayeurs !! Il faudrait dire des relayeurs comme l'on dit des « chemineux » ; ça en dit mieux l'aspect besogneux, car la course n'est pas sans obstacles, à commencer par nous-mêmes ; la piste n'est pas à revêtement spécial comme dans les stades, mais celle rugueuse et cahoteuse du quotidien.

La tension dans l'Eglise entre la course de l'Évangile à poursuivre (comme une aventure où chacun laisse ses filets et se met à sa suite, comme une FAIRE en mémoire de Lui et pas simplement un dire, comme une page nouvelle des Actes des Apôtres, livre ouvert à jamais) et une foi confessée, puis vite dogmatisée par une Eglise soucieuse de s'établir, cette tension ne date pas d'hier.

Trop souvent, elle se dilue dans un mixage tiède de vie évangélique et de conformisme ecclésial où, trop souvent, le conforme prédomine, les figures imposées l'emportent sur les figures libres.

Mais si l'Évangile transmis par l'Eglise garde sel jusqu'à aujourd'hui, c'est par quelques

saints farfelus, épars, qui ont poursuivi, têtus, le combat d'une marque évangélique pratique, concrète, ici et maintenant... de la bande à Jésus.

La bande à Jésus ?

Judas trahit pour trente deniers

Pierre renie trois fois

Paul tombe de son cheval.

Mais les corsets dogmatiques sont là qui nous font oublier que la foi est un chemin... périlleux.

La foi confessée ? Oui, mais au bout de quels chemins !

Pierre et Paul sont avant tout des chemins d'hommes, et quels chemins ! Et quels naufrages ! Et quels relèvements !

Mais voilà, nous, nous en arrivons au point de reprendre leurs formulations de foi confessée, en nous évitant à nous-mêmes de faire à notre tour ce chemin de foi, à nos propres frais, dans toute l'épaisseur humaine.

De cette aventure de foi, nous nous contentons de reprendre les appellations tamponnées, garanties, assurées, sans y perdre une plume, sans naufrages donc sans relèvements... Et les corsets dogmatiques que nous nous contentons d'enfiler, au lieu de pointer vers Dieu, ne font que le masquer.

Pierre renie trois fois et nous-mêmes nous n'aurions pas fait mieux : nous n'aurions pas eu le courage de tenir avec un homme sur qui crache la foule, parce que nous n'avons pas aujourd'hui le courage de tenir avec les hommes sur lesquels on crache.

Poursuivre la course de l'Evangile, aujourd'hui, c'est remettre ceux qui se disent chré-

tiens en face de l'Evangile, des manières de vivre de Jésus, les remettre en chemin de foi avec risques et périls.

« Soyez les réalisateurs de la Parole et pas seulement des auditeurs qui s'abuseraient eux-mêmes » (Jacques 1,22). « A quoi bon, mes frères, dire qu'on a de la foi si l'on n'a pas d'œuvre ? » (Jacques 2,14).

Oui, mais voilà : si nous osons poser de telles questions sur nos agissements concrets, pratiques, politiques, si nous osons demander des comptes à certains qui se réclament du christianisme... on nous renvoie tout de suite à notre propre péché, on nous dit qu'il n'est pas possible de tenir de tels propos puisque nous-mêmes nous sommes mal foutus... ce qui est si vrai !... Alors, on nous la ferme, on se la ferme et on ne pose plus de questions à personne.

Ce genre de discours, c'est le poison de l'Eglise, le coupé-élan, le contre-sel, l'éteignoir, le bâillon. Bien sûr que nous sommes mal foutus, simples vases d'argile. Ce ne peut en rien être un prétexte pour bâillonner l'Evangile. Car il ne s'agit pas de nous, mais de cette Parole de feu, il ne s'agit donc pas de nos propres critères. Un chemin de foi, à la suite de Jésus, oblige à des actes, des gestes, des combats.

Nous nous rendons libres par combats, conversions qui germent. Il y a dans l'esprit de l'Evangile un vent, un souffle qui balaye nos ratages. Nous n'éviterons pas la boue que l'on charrie, nous avons à éviter de nous y vautrer. Mais nos ratages, notre boue n'ont en rien à freiner le vent, édulcorer le sel ou éteindre la flamme.

L'élan est à prendre, non à amortir ou à cas-

ser par le rappel neutralisant de nos propres péchés.

Nous avons à nous insurger devant les mensonges que nous faisons subir aux paroles d'Évangile.

Sinon, nous ne sommes plus des serviteurs inutiles mais de vrais cochons. Nous jeter à la mer passe encore. Y engloutir avec nous, par nos lâchetés sans sursaut, une Parole de vie reçue pour germer en terre d'hommes... ça, nous aurons à en rendre compte.

Nous aurons bonne mine quand Mathieu 25 battra le rappel avec nos définitions figno-lées, nos confessions de foi sans faute, tous ces mots à la place de simples gestes de « miséricors » envers nos frères humains...

Cœur (sensible) à la misère !

C'est pas la misère qui manque... mais plutôt les cœurs sensibles qui « gesticulent », qui « frè-rent » au quotidien.

L'altercation entre Paul et Pierre (Galates 2,11-21) n'a pas à rester une pièce de musée, fût-elle vénérable et vénérée, dans l'histoire de notre Église.

Oui, mais voilà : pour oser nous inviter les uns les autres, aujourd'hui, à « marcher droit selon la vérité de l'Évangile » et nous y inviter, non en catimini, mais « devant tout le monde », encore faut-il être de la trempe de ces deux apôtres, être des « relayeurs » et non de simples « confesseurs répétiteurs », puiser dans l'Évangile la simplicité : celle de rappeler à l'ordre et celle de s'entendre rappeler à l'ordre.

L'un est tombé de son cheval, l'autre a renié trois fois Jésus.

Deux atteints.

Deux boiteux de la hanche à jamais.

Depuis, dans leurs rencontres une même confession les unit « Nous aussi nous sommes des hommes au même titre que vous », pour Paul (et Barnabas) en Actes 14,15.

« Moi aussi, je ne suis qu'un homme », pour Pierre (avec Corneille) en Actes 10,26.

L'un comme l'autre ne se payent plus de mots et savent reconnaître leurs dérobades ou leurs intrigues.

Un amour les précède, les poursuit, les mord, les accompagne au plus noir de leurs nuits, au plus lointain de leurs lâchages.

Hommes atteints, à la ceinture taillée dans la miséricorde. Le « marcher droit de l'Évangile » peut alors les féconder et les re-joindre.

Les mots sont les mots.

Je ne mets pas au rancart l'Église confessante, je nous demande simplement de ne pas oublier par quels chemins et au bout de quels chemins les apôtres ont exprimé ces confessions de foi et de nous remettre, les uns les autres, devant notre propre chemin à courir... à titre d'homme. Car nous ne sommes pas chrétiens.

Nous oublions toujours que nous sommes appelés à le DEVENIR. Et ce n'est pas une nuance...

*Notre expérience
de la présence et de l'absence
de Dieu
à notre monde*

Francis Deniau

Vicaire général du diocèse de Nanterre.

Son absence pour une confiance

La spiritualité... un mot dont on se méfie chez vous à la Mission de France... On craint une piété qui triche avec le réel, un discours qui referme les questions avant qu'elles ne soient posées. Nietzsche, dans « **Le Gai Savoir** » sur les croyants et leur besoin de croyance, dénonce le désir de vérité à tout prix et la volonté de fermer les questions. Le désir premier qui nous anime dans la manière dont nous nous laissons chercher par Dieu c'est de **laisser les questions ouvertes**, de laisser la vie ouverte. Thérèse de Lisieux disait : « Faites que je voie les choses telles qu'elles sont. Que rien ne m'éblouisse ». Crainte, pudeur, caractérisent vos expressions. Crainte de vous laisser éblouir, d'embellir les choses. Peur que les mots ne dépassent l'expérience ou, à l'inverse, pour de tomber dans l'esthétisme du manque, de la recherche, de la blessure...

Mais quelles que soient nos craintes, il est bon d'oser. C'est finalement du vent de l'**Esprit** et de la Parole qu'il s'agit derrière ce mot de spiritualité.

Dieu nous libère

Dieu nous libère car il nous laisse à nos tâches d'hommes. Nos tâches de libération devant la maladie, la mort, ce qui est reçu comme fatalité (idéologie de fin des idéologies, culture bête au Cameroun, prison ,etc.), nous poussent à rendre les gens acteurs de leur histoire. Ces tâches de libération s'enracinent dans une liberté donnée à laquelle nous croyons envers et contre tout. Pourtant, c'est dans ces existences autonomes que nous reconnaissons — ultimement — que dès le départ Dieu a pris l'initiative. Là se joue l'aventure de Dieu : une reconnaissance dans une relecture ; et la capacité humaine à nommer Dieu est étonnante dans les cultures et dans les langues.

Encore faut-il « laisser Dieu être Dieu qui laisse l'homme être homme » (K. Barth). Même l'Incarnation ne supprime pas la distance entre homme et Dieu, celle de Jésus devant le Père. Peut-être est-ce le chemin d'une prière d'adoration.

Ces tâches de libération communiquent en profondeur avec l'Evangile de la liberté. Mais, dans ce monde post-chrétien, comment faire percevoir cette communication ?

La stérilité douloureuse de la mission

Nous tenons que Christ est au cœur de la vie et, en même temps, nous souffrons d'un certain échec du renouveau évangélique de ces 40 dernières années. **L'obstacle est peut-être plus profond que nous n'avions pensé.** Il ne relève peut-être pas seulement de l'inadaptation apostolique ou de notre manque de générosité. « Notre lutte n'est pas seulement contre la chair et le sang » (Ephésiens 6,12).

Dans l'Ecriture on peut chercher une approche de cela dans une lecture de l'Exil. Avec la tentation d'abandon et d'assimilation, ou bien la tentation d'une vision de l'avenir comme restauration du passé mais en plus glorieux (messianisme universel). Entre les deux, le programme des Sadducéens : sauvons ce qui peut être sauvé. La tentation de Pierre est celle du messianisme de restauration, crispation de celui qui veut employer les moyens efficaces. « Arrière de moi, Satan, tes pensées ne sont pas celles de Dieu mais celles des hommes » (Marc 8,33). Le messianisme de Jésus nous déplace. Appliqué à Jésus, le titre de Messie subit un déplacement de sens. Jésus déplace nos figures d'espérance, y compris nos figures chrétiennes d'espérance. C'est alors en termes d'**itinéraire** qu'il faut penser. « Venez et vous verrez... » (Jean 1,39), ce qui ouvre sur **un avenir non défini d'avance.** Cela vaut mieux pour nos itinéraires personnels, et pour l'itinéraire de l'Eglise devant la nouveauté et la liberté de l'Esprit.

Ainsi l'itinéraire de Jésus marchant vers la Passion et la Croix se vit non dans une crispation héroïque mais dans **l'abandon à Dieu et la confiance faite aux disciples.** Les disciples prendront le relais autrement et dans la liberté de l'Esprit. Tout est laissé à la fragilité et à l'incertitude : confiance dans le Père et confiance dans les disciples et dans le don de l'Esprit. Peut-être sommes-nous renvoyés au centre de notre foi, à cet itinéraire de Jésus à la Croix et sa dimension libératrice.

Inachèvement et blessure de l'Eglise

Pas plus que sur Jésus, les portes de l'enfer ne se refermeront sur son Eglise. Mais pas plus que lui non plus, son Eglise n'évitera le passage à la Croix. La parole dite à Pierre (Matthieu 16,18) ne dit pas la solidité en béton de l'Eglise, mais au contraire sa fragilité, dans une promesse.

Plusieurs d'entre nous expriment, par-delà les agacements, une tendresse pour l'Eglise comme lieu très humain de la foi. C'est quand même étonnant la foi !... La tentation de l'Eglise est de faire des constructions bétonnées qui couvrent et étouffent, alors que l'Eglise est convocation de chair et de sang. Parole transmise dans la fragilité. Pain et vin consommables, chair et sang, Corps du Christ. Précarité, inachèvement, mais aussi nécessité pour la transmission de l'Evangile : il faut un mouvement historique structuré par les institutions ecclésiales pour porter l'Evangile. Nécessité sociologique et, en même temps, signe de l'initiative de Dieu. Beaucoup d'entre nous consacrent du temps et de l'énergie à permettre l'existence, la vie et la vérité évangélique de cette Eglise qui ne cessera jamais d'être inachevée et pécheresse. C'est une tâche humaine qui vaut le coup.

Serviteurs dont on n'a pas besoin ou serviteurs parmi d'autres

Cette tâche requiert d'être guéri du syndrome de Zorro (« J'arrive, tout va changer »), et de traverser la tentation de Moïse : au moment du veau d'or, il est tenté de se substituer au peuple, s'entendant dire par Dieu : « Laisse-moi, je les exterminerai ; mais de toi je ferai une grande nation » (Exode 32,10). Or Moïse répond : « Souviens-toi d'Abraham, d'Isaac et de Jacob », se situant ainsi dans l'ensemble d'une histoire et redécouvrant que Dieu ne repart pas à zéro avec lui.

Pour Feuerbach, l'idéal du chrétien exprimé dans le célibat religieux c'est de coïncider avec l'ensemble de l'humanité. Il y a là une tentation : celle de réaliser en soi la totalité de l'humanité. Notre célibat — pour beaucoup d'entre nous — nous amène à redécouvrir plutôt le besoin fondamental des autres, **la confiance que Jésus fait au Père et aux disciples.**

Dans nos projets apostoliques, nous avons aussi à nous resituer parmi d'autres. Aucun de nos projets n'a les promesses de la vie éternelle. Mais peut-être y a-t-il plus : il y a du fruit au centuple mais que nous ne voyons pas venir comme prévu. Or, il nous faut pouvoir dire comme dans l'Evangile : « Nous avons fait seulement ce que nous devons faire » (Luc 17,10). Ne pas nous prendre trop au sérieux et recevoir des autres l'inattendu... Dans l'ordination il y a deux aspects : institution et charisme, à la fois ce qui est prévu institutionnellement par l'Eglise et le charisme reçu par l'imposition des mains qui échappe aux acteurs de l'ordination.

La prière, expression et source de tendresse et de respect

Laisser Dieu être Dieu est une démarche d'adoration. La prière a été longtemps pour moi un effort de vérité. Accueillir l'Evangile sans tricher avec notre réalité d'aujourd'hui. Mettre à distance les sédimentations pieuses. Etre vrai dans un « combat spirituel plus rude qu'une bataille d'homme ». Je reconnais dans vos écrits quelque chose de cet itinéraire. Il y a beaucoup de pudeur dans vos papiers sur ce sujet, il y a place pour l'invocation : la prière entre un « Je » et un « Tu ».

Ce sont ces moments où nous prenons le temps d'être là pour l'Autre. Lui est là, pour nous. Ceci est source de gratuité et de respect pour l'ensemble de nos relations, et rejoint notre expérience de l'amitié et des rencontres multiples. Vivre gratuité et respect devant Dieu, c'est peut-être aussi ouvrir la main quand il pourrait au contraire y avoir crispation pour un pouvoir ou émoi sexuel ou regard possessif sur l'autre. Gratuité, respect, compassion et tendresse...

Le temps et le rythme du temps. Ceci marque beaucoup ceux qui sont en contact avec l'Islam. De même la place du corps que nous avons à retrouver.

La prière, qui est source du discernement spirituel et pastoral, est une expérience qui en est toujours à son début, acte à côté d'autres actes humains, et réalité très humble.

Conclusion

Détresse, tendresse, promesse : des mots d'humanité à reprendre. Dieu est fidèle : un acte de foi. Il est fidèle dans les anamnèses de nos histoires. Il est miséricordieux, ému jusqu'aux entrailles devant ces femmes et ces hommes que nous sommes, que nous rencontrons. Michée : « On t'a fait savoir, ô homme, ce qui est bien, ce que le Seigneur ton Dieu réclame de toi : rien d'autre que d'accomplir la justice, d'aimer avec tendresse et de marcher humblement avec ton Dieu » (M 16,8). Tout l'itinéraire de nos vies est là pour nous apprendre ce que cela veut dire.

Une anamnèse pour le reconnaître

Deux approches

Dans notre groupe, deux sensibilités et façons d'exprimer la foi se font jour. Dans ma première partie j'ai repris surtout une de ces sensibilités. Ici je tente de restituer la seconde, c'est à dire une protestation de certains contre le risque d'esthétisme du doute et de l'obscurité de la foi. Il y a un risque de faire du registre de la nuit une forme de parole pieuse ou un registre obligé qui ne serait plus une expression venue des tripes. On peut souligner aussi —et d'abord — que la Parole du Christ est lumière, source de vie et révélatrice d'humanité.

Mais est-ce une autre voie? Je résiste à appeler cela une autre voie. Plutôt une autre sensibilité et une autre façon d'être marqué par l'incroyance. Si l'incroyance peut être nourriture pour la foi, c'est parce qu'elle fait apparaître une différence et en même temps une communion profonde et des façons de rendre compte de notre humanité que nous ne trouvons pas nécessairement avec autant de vigueur entre chrétiens. L'incroyance comme source dans la différence, dans un lieu de parole rendue possible : là nous pouvons essayer d'exprimer ce qui nous fait vivre.

Deuxième ouverture à la rencontre de l'incroyance : la possibilité d'une foi affirmative : « Affirmatif » chez Nietzsche qui veut être l'homme du « oui » : il faut savoir dire non pour que le oui soit oui. La joie de Nietzsche est dans l'affirmation osée de valeurs : affirmation de l'enfant créateur. Il est important que nous posions l'affirmation chrétienne à côté d'autres affirmations.

C'est une autre façon d'être marqué par les incroyances au milieu desquelles nous vivons. Une autre sensibilité ou d'autres accents dans l'expérience chrétienne. Les deux expressions renvoient à deux expériences de la foi. Il faut laisser toute sa place à cette sensibilité-là.

Deux questions en effet :

a) Jean de la Croix, quand il parle de la Nuit Obscure, c'est en pleine époque baroque où Dieu éclate partout. Son aventure spirituelle est de dire : « Oui, Dieu est partout présent, mais de quel Dieu s'agit-il ? » Il y a la critique de la richesse baroque foisonnante pour sauver le fait que la rencontre est aussi dans la nuit.

Nous sommes dans la situation inverse. Dans notre époque du silence de Dieu, dans cette nuit sociale par rapport à Dieu, n'y a-t-il pas place pour une contestation dans l'audace affirmative. Oser nommer Dieu quand son nom n'est jamais prononcé. Quelles que soient les ambiguïtés.

b) Dans le travail théologique, nous sommes passés dans les dix dernières années par un moment critique. Aujourd'hui, la foi est expérience précaire et, dans la société, l'Eglise est plus fragile. Sans perdre l'acquis de la phase critique, le travail théologique pour l'éducation de la foi ne doit-il pas passer davantage par un moment affirmatif ?

Serviteur quelconque et dépossession

Il y a là un travail de tout itinéraire humain qui est le déplacement des figures d'espérance dont on a déjà parlé. Nous devons éviter de nous crisper sur un moment de l'expression de nos espérances. Il faut accepter une certaine dépossession qui est une dimension de l'acte de foi. Urs von Balthasar achève son ouvrage sur Thérèse de Lisieux en disant : au fond, à travers la petite voie et toute l'expérience de sa vie et jusque dans le dépouillement de ses derniers moments, Thérèse apprend ce que tout être humain doit apprendre au cœur de son humanité, c'est à dire à s'abandonner. L'audace évangélique de la petite voie, c'est un thème très paulinien que Thérèse retrouve : sortir de la justification par les œuvres ou de la tentation pharisienne, accepter d'être accepté tel que je suis, avec toutes mes limites. L'acceptation de soi n'enlève rien au dynamisme de Thérèse qui se sent une mission pour l'Eglise et pour l'Evangile dans le monde où elle est. Ça enlève peut-être à la justification par les œuvres ou à... la justification par l'agenda et ça nous demande de laisser davantage d'initiative à Dieu et aux autres. Cette expérience, on peut en parler en termes de nuit ou d'obscurité de la foi. Cette dépossession touche à notre relation à Dieu : il s'agit d'être trouvé plutôt que de trouver.

Certains parmi nous parlent en ces termes de leur expérience profonde de relation à Dieu. J'accepte de me recevoir de Dieu avec mes limites. La justice, la tendresse, la foi (« marcher humblement avec son Dieu »), sont premières. Le souci, même celui de l'annonce et de la mission, est second. Thérèse relit 1 Corinthiens 12, 12-13 (tous les services et charismes possibles dans l'Eglise) : « ... ' mais je vais vous montrer une voie supérieure à toutes les autres ' : là où je suis il faut vivre de l'amour ». De même Marc 3,14 : « Jésus en désigna douze pour être avec lui et les envoyer ». Prenons le temps de vivre, le temps d'être avec lui.

La durée : anamnèse dans l'anamnèse

Qu'est-ce qui nous donne de durer dans la foi et aussi dans les moments de passage au crible? Nous vivons des fidélités successives et il faut les restituer dans la durée d'un itinéraire avec Dieu. Notre problème est de relire nos vies comme itinéraires singuliers dans l'histoire d'un peuple : le moment présent n'a de sens que dans la mémoire. Mémoire d'une histoire, de moments forts, mémoire d'ordre sacramentel, anamnèse. « Un peuple sans mémoire est un peuple sans défense ; un peuple sans mémoire est un peuple sans avenir » (un cinéaste chilien en 1973).

Une de nos forces : l'anamnèse de ma vie dans l'anamnèse de l'Eglise. Plusieurs d'entre nous ont souligné l'importance des sacrements, surtout la place de l'Eucharistie. Le lieu où l'Eglise se rappelle qu'elle ne se convoque pas elle-même, mais qu'elle se convoque dans la mémoire, dans l'anamnèse du « une fois pour toutes » de Jésus. Cette anamnèse ouvre l'avenir et permet de vivre le présent. C'est la triple dimension de l'anamnèse eucharistique : nous faisons mémoire de la mort de Jésus, nous annonçons sa résurrection et nous attendons sa venue, ce qui permet la vie jusqu'à son retour. Henriette Danet dit : « Dans cette anamnèse, nos vies prennent forme de récit pascal ».

La Passion du Christ

C'est difficile d'en parler parce que « le théologien c'est quelqu'un qui fait un discours sur la crucifixion de quelqu'un d'autre » (Kierkegaard). Pourtant il faut oser en parler et revenir à la Passion comme à la source de nos itinéraires. La solidarité de Jésus, c'est d'être livré. Les uns le livrent aux autres. A l'intérieur de sa passivité, **la confiance dans le Père et dans les disciples**. Dans la dépossession radicale, Jésus n'est pas crispé dans le projet évangélique qui est le sien et avait commencé par le pain aux foules, par les guérisons... Il entre sur une voie balisée dans la confiance que la moisson viendra. Dans les responsabilités qu'il prend (il enseigne, il organise le groupe des disciples), il y a la dépossession où il exprime d'avance ce qu'il vit dans l'action de grâce. Où il se donne tout entier au Père : l'action de grâce sur le pain et le vin de la Pâque devenant le don de son Corps et de son Sang.

Le sentiment de l'abandon du Père est aussi cri et prière qui ne peut se dire qu'inséré dans

l'histoire, dans la prière du peuple (citation du psaume 21). C'est vraiment l'épreuve, les ténèbres et c'est vraiment une prière dans la Parole et dans le peuple, pas seulement l'itinéraire individuel de quelqu'un. Jésus, dans l'expérience de la nuit de l'abandon, vit la foi et la confiance, mais descend aussi pour nous dans la profondeur inépuisable du mal. Quelle que soit la profondeur du mal, Dieu y est présent, lui qui n'est pas l'auteur du mal. « Il est descendu aux enfers » : nous avons à retrouver l'abîme, l'expérience la plus profonde possible du mal vécue par le Fils. Dans cette profondeur du mystère trinitaire, seul l'Esprit peut nous faire entrer.

La solidarité avec l'incroyance, celle avec les victimes et les auteurs du mal, c'est celle que Jésus vit en étant livré. Silouane, un mystique oriental du début du 20^e siècle dit : « Tiens-toi aux enfers et ne désespère pas ». Avec ce sentiment exprimé aussi par Bernanos ou Dostoïevski : aussi profond qu'on puisse aller dans l'expérience du mal, de l'obscurité et de la souffrance, le Christ y est déjà. C'est une réalité proprement chrétienne, au cœur du mystère trinitaire.

N'oublions pas que le Ressuscité se fait connaître avec les traces de la Passion dans les mains. Thérèse a fait l'expérience qu'il n'y a pas de différence radicale, du point de vue de la foi, entre elle et les incroyants. Devant la Croix ne sont permis ni jugement, ni attitude de supériorité. Ceci peut purifier notre relation à l'incroyance avec — en même temps — le désir de faire partager notre foi. Désir qui ne relève pas d'une supériorité, mais d'un don gratuit.

L'Eglise n'existe que pour faire mémoire de cela.

Les prêtres de la Mission de France posent sept questions aux candidats

Est-ce déplacé de vouloir aujourd'hui vous transmettre des questions dont les réponses vont orienter l'avenir de notre pays ?

Prêtres de la Mission de France, nous nous efforçons de partager la vie des gens par l'habitat, le travail, les solidarités qu'ils entraînent et les engagements auxquels ils provoquent.

Au titre de cette solidarité liée à notre aspiration à vivre l'Evangile, nous vous écrivons aujourd'hui. Pour nous le Christ est la figure de l'homme voulu par Dieu : rien de ce qui atteint l'homme n'est étranger à Dieu. Tout ce qui contribue à lui donner de mieux vivre dans la communauté humaine honore ses droits et sa dignité.

Nous avons conscience que les questions qui se posent à notre pays ne peuvent recevoir d'éléments de réponse hors du contexte Européen dans lequel il est engagé et sans prendre en compte la situation des Pays du Tiers Monde. Nous en sommes solidaires par le marché international, par notre histoire et par les idéaux humanistes qui font partie du meilleur de notre tradition.

1 - Chômage

Pour nous l'économie est au service des hommes et non l'inverse. Or le chômage aujourd'hui est présenté par certains comme une fatalité et la perspective du retour au plein emploi comme un mythe. Refusez-vous de prendre votre parti de cet état de chose ?

Quelles mesures comptez-vous prendre pour contrôler la politique industrielle ?

Quelles initiatives prendrez-vous pour que la jeunesse accède à des emplois stables qui lui permettent de construire son avenir dans la confiance et la dignité ?

2 . Le désarmement

Depuis des années la situation internationale a servi à justifier une fabrication d'armes dont les ventes à l'étranger ont été présentées comme nécessaires pour diminuer les coûts de fabrication.

Aujourd'hui un processus de désarmement est enclenché. Comment comptez-vous y associer l'ensemble des citoyens ?

Il n'est pas admissible que des hommes soient contraints de gagner leur vie en fabriquant des armes par ailleurs ruineuses. Envisagez-vous des mesures de reconversion d'usines d'armement qui évitent le chômage et utilisent recherche et compétences techniques au service de la paix ?

3 . Sécurité sociale

Le système de protection sociale élaboré au cours de notre histoire provoque l'admiration de beaucoup d'autres pays. Aujourd'hui certains se font les avocats d'un déploiement de l'assurance sociale personnelle qui accentue encore les inégalités sociales.

Quels mécanismes entendez-vous mettre en place pour que la santé, l'assurance d'une vieillesse heureuse, les charges familiales soient portées dans une véritable solidarité nationale ?

4 . Agriculture

Depuis la seconde guerre mondiale, le modèle de l'agriculture fut celui de la production à outrance. Pour s'y conformer beaucoup d'agriculteurs se sont modernisés et se sont endettés. Aujourd'hui ils sont sanctionnés de trop produire. Comment comptez-vous stopper leur élimination progressive et la paupérisation croissante des plus fragiles d'entre eux ?

5 . L'immigration

Dans les années de croissance, la France a accepté que des étrangers apportent le concours de leur force de travail au développement du pays, certains y sont venus avec leur famille.

En ces temps de crise quelles mesures comptez-vous prendre pour que les différentes communautés immigrés aient leur place dans notre société ?

Quels moyens entendez-vous leur donner pour qu'ils puissent participer aux décisions qui concernent l'avenir de la communauté Française qui les a jadis accueillis.

6 - Les pays les plus pauvres

Vis à vis des pays les plus pauvres de la planète, ceux que la famine menace encore, ceux qui sont étranglés par leur dette et la charge qu'elle représente, quelle sera la politique de la France pour les aider à parvenir à l'auto-suffisance alimentaire et à la production des biens de première nécessité ?

Alors qu'ils sont intégrés dans un processus de production et un marché international, comment envisagez-vous que soient garantis les cours des matières premières et le prix de leurs productions industrielles ?

7 - Droits de l'homme

Comment assurerez-vous les droits élémentaires (habitat, alimentation, travail, instruction) à celles et ceux qui, dans notre pays, sont atteints par la grande pauvreté ?

Quelle sera votre politique par rapport à l'Afrique du Sud, pays de la ségrégation raciale ?

Comment votre politique respectera-t-elle réellement les droits ancestraux du peuple Kanak sur sa terre de Calédonie ?

Toutes ces questions nous les posons comme chrétiens solidaires de celles et ceux qui, en France et dans le Monde, souffrent aujourd'hui du désordre international établi.

Comme la Fédération Protestante de France qui vous a posé des questions similaires (1), nous souhaitons contribuer ainsi à la vérité du débat démocratique dans notre pays.

***Le Conseil Presbytéral
de la Mission de France***

(1) *Le Monde* du 12 mars 1988.

Fontenay, le 26 février 1988

Communiqué de la Mission de France sur la situation en Palestine

Depuis le 9 décembre 1987 une situation nouvelle est née en cette terre de Palestine que nous nous étions habitués à voir dénommée « territoires occupés ». Des jeunes palestiniens refusent le statut qu'on leur impose et revendiquent le droit à une existence et à un avenir qui respectent leur identité et leurs aspirations. Cette explosion de colère des plus jeunes se traduit par des affrontements de plus en plus violents et de plus en plus étendus où chaque jour certains perdent leur vie, où chaque jour des familles pleurent un des leurs.

Il n'est pas admissible qu'une fois encore la jeunesse fasse les frais de l'incapacité de ses aînés à construire la paix. Il n'est pas tolérable qu'elle soit contrainte à combattre des frères alors qu'elle porte l'avenir.

Les raisons de ce conflit qui dure et qui ne peut que se prolonger sont connues. Depuis la création d'Israël, deux peuples vivent sur la même terre. Toutefois les situations des uns et des autres ne sont pas équivalentes et le Pape Jean-Paul II l'a rappelé à plusieurs reprises en réaffirmant notamment que « le peuple Palestinien a, lui aussi, le droit naturel, au titre de la justice, de retrouver une patrie ».

Nous exprimons notre solidarité et nous apportons notre soutien à la juste revendication du peuple Palestinien qui n'a plus à ce jour ni terre, ni Etat.

Nous dénonçons la répression dont il est l'objet et nous joignons notre voix à celle des juifs, des musulmans et des chrétiens qui sur place travaillent dans le sens de la paix et veulent sauvegarder les chances d'avenir de cette paix entre les deux peuples et les peuples de la région.

Avec ces hommes de bonne volonté nous interpellons les responsables des différentes communautés et organisations pour qu'ils s'engagent avec détermination dans le processus qui conduira à l'ouverture de conférences internationales où seront enfin garantis l'avenir et la paix des communautés concernées.

Pour le Conseil de la Mission de France
Jean-Marie Ploux, Secrétaire général.

" Nunca Mas "...

« FEDEFAM » : Fédération Latino Américaine des Associations de Mères et familles de détenus et disparus, a été fondée en janvier 1981 par les représentants de l'Uruguay, Argentine, Chili, Bolivie, Mexique, El Salvador, Guatemala et Paraguay.

Quelques années plus tard adhèrent le Pérou, Colombie, Brésil, Honduras, Equateur, Haïti, République Dominicaine et Panama.

FEDEFAM a pour objectif de représenter et faire entendre les familles victimes de la violence d'où qu'elle vienne.

Le VII^e Congrès de FEDEFAM devait se tenir à San Salvador du 19 au 26 novembre 1987. Conditions requises : les délégations ne devaient comprendre que des femmes elles-mêmes victimes de la violence : 51 % des pays fédérés devaient être présents pour remplir le quorum nécessaire.

Par l'expédient de refus des visas d'entrée, sept délégations furent refoulées, l'administration salvadorienne ne permit pas que le pourcentage nécessaire fût atteint. Le Congrès se transforma, de ce fait, en Forum du 21 au 23 novembre 1987 ». Jean Gesquière qui accompagne parfois son épouse dans son travail de journaliste, nous relate cette rencontre internationale de la souffrance et de l'espérance.

" Jamais plus "



Photo France-Nicaragua

Elles sont là, près de deux cents mères ou épouses de torturés, disparus, emprisonnés, de tous âges et conditions, venues de sept pays d'Amérique latine pour protester contre la violence. L'hôtel RITZ, modeste établissement au centre de San Salvador, les a accueillies dans sa plus grande salle au sommet de l'immeuble. Les salvadoriennes, les plus nombreuses, portent des vêtements noirs, les épaules et la tête recouvertes d'un châle blanc. Noir de la douleur et de la guerre ; blanc, signe d'espérance de paix. Même les bébés portent le deuil.

Les femmes mexicaines traversent les rangs, distribuant des œillets rouges, symbole du martyr, du sang sauvagement répandu. Ambiance studieuse, attentive malgré la chaleur moite et pesante, pas moins de 12 heures de séance par jour.

Rien à l'extérieur ne signale cette assemblée, aucune affiche, aucun panneau. A la porte de la salle des séances, une dizaine de jeunes gens veillent sur la sécurité. Filtrage des entrées, conseils appuyés de ne sortir qu'en groupe, de dire où l'on va et l'heure du retour. Tous les vingt mètres, dans les rues grouillantes de monde, une escouade de soldats, armés jusqu'aux dents, le doigt sur la détente, est aux aguets. Passent, de temps en temps, des voitures de police aux vitres noires, transportant prisonniers ou dénonciateurs. Valse continue, dans le ciel, d'hélicoptères, « les oiseaux de la mort » comme les gens le disent ici.

Dans l'œil de ce cyclone, FEDEFAM, sous le patronage de Mgr Romero, évêque martyr, proclame son programme : Justice pour tous, construction de la Paix, arrêt des tortures, retour des exilés, retour des disparus (7 000 pour le seul Salvador depuis 1979). « Vivants on nous les a enlevés, Vivants ils doivent revenir ».

La mort violente ! La salle du Ritz la crie et la dénonce sur ses murs par d'insoutenables photos : cadavres écrasés, corps démantelés, bouillie sanglante des visages ! Depuis janvier 1987, pour le seul Salvador : 390 décédés sous la torture ; 302 victimes de tortures psychologiques ; 212 affligés par les tortures psychologiques et physiques, 80 disparus. Depuis 1979 : 70 000 morts pour une

population de 7 millions d'habitants. Et les listes se poursuivent : Colombie, 1 229 disparus depuis 1977. Mexique, 543, et le Guatemala, et le Brésil, l'Argentine, l'Uruguay, le Honduras, etc., etc. Confrontation accablante avec la barbarie humaine. « Nunca Mas », « Jamais plus » lance une femme, « Nunca Mas » reprend debout l'assistance.

Dans un silence énorme, le R.P. MENDES (S.J.) au nom de la Commission des Droits de l'Homme de l'Université Catholique, lui-même quatre fois menacé de mort, rapporte la situation du Salvador. Suivent une juge en Droit Constitutionnel, les délégués ouvriers et paysans, les portes paroles des pays représentés. Vient l'exposé accablant du R.P. Xavier GERALDO (S.J.) sur ce qui se passe en Colombie. Ce qui fait décider à l'assemblée FEDEFAM que le VII^e Congrès empêché au Salvador, se tiendra l'an prochain en Colombie selon le principe que les assises annuelles se tiennent dans le pays le plus menacé.

Chacune, ici, a son histoire de terreur. Voici Maria-Luisa :

« Je collabore au groupe Justice et Paix de l'Archevêché. Mon mari est un des dirigeants de la Commission des Droits de l'Homme, dont le président Herbert Anaya SANABRIA a été assassiné le 24 octobre 1987 en pleine rue par les Escadrons de la Mort. J'avais deux beaux-frères qui furent torturés et assassinés par la première Brigade de l'armée. Pression indirecte sur mon mari et moi afin que nous abandonnions notre engagement. J'ai ramassé le corps du premier, il y a deux ans. Il y a huit mois, une patrouille de la première Brigade vient, chez ma belle-mère, enlever le second. Il avait 18 ans, en avant-dernière année du lycée. Ma belle-mère suppliait : « Epargnez mon dernier ! » Présente, j'implorais aussi. L'officier me dit alors : « Toi, putain, on t'aura aussi ! »

Deux jours plus tard, je reçus un billet de la Sécurité Militaire. Je devais aller à la caserne avec une brouette. Ils m'envoyèrent vers le dépôt d'ordures. J'y trouvais un corps sans tête, déchiqueté. Doigts tranchés, ongles arrachés, bras découpés, émasculé. Deux pas plus loin, je découvrais la tête : sans yeux, sans joues, sans oreilles, la mâchoire fracassée. C'était le petit. J'ai ramassé tous les morceaux épars de ce corps éclaté. C'était la deuxième fois ».

Quelques jours plus tard, le 10 décembre 1987, le journal annonçait le meurtre par balles de son mari à 110 km de San Salvador. L'officier avait tenu parole.

Maria Luisa a 35 ans et 4 jeunes enfants.

Et encore Carmen, 50 ans : 14 parents dont son mari et deux fils « disparus » depuis trois ans. Tenacement, elle fit le siège des casernes et commissariats pour savoir. Un jour lassés de son insistance, les militaires la saisirent, la violèrent, lui arrachèrent le sein droit. Deux ans plus tard, elle survécut, par miracle, à une décharge de mitraillette l'atteignant de quatre balles au ventre. Carmen, malgré tout, continue.

Et Ana, en recherche de sa fille, qui nous cite ce mot du Président DUARTE : « Au Salvador, il n'y a pas de disparus, il n'y a que des morts ». Et Mercédès portant sur la poitrine la photo de son fils, « disparu » avec le père, universitaire, depuis quatre ans.

Et Maria, du Honduras, dont le frère, soutien de famille, fut enlevé, voilà deux ans, à la descente du bus. Elle pleure. Une déléguée bolivienne la serre dans ses bras et lui souffle : « Maintenant, nous ne pleurons plus. Maintenant, il faut dire « Nunca Mas », « Jamais plus », et nous battre pour cela ».

Oui, toutes, elles se battent sans distinction de classes et de culture, surgies du Sud et du Centre-Amérique jusqu'aux Caraïbes. Fédération de mères, d'épouses et de familles frappées par l'horreur, mais d'autant plus mobilisées pour lui faire front.

Assemblée étonnamment sereine, organisée, compétente et, ce qui est extraordinaire, sans haine. « Mères-courage » de tout un continent, déterminées à mettre un terme à la terreur des armes par la seule puissance de leur force morale, quoi qu'il en coûte.

Mort comme Mgr Romero

Michel Dumortier (*)

Le Père Michael RODRIGO, O.M.I., est mort à Sri Lanka, à l'âge de 60 ans, le 10 novembre 1987, assassiné alors qu'il achevait de célébrer l'Eucharistie. Les balles furent tirées à bout portant d'une petite fenêtre derrière lui. Il mourut sur le coup, le sang giclant sur l'autel et le calice. Une religieuse, la sœur Milburga fut aussi touchée.

Depuis 1980, il s'était « immergé » dans une des régions les plus défavorisées de l'île : une province profondément bouddhiste, marquée par la dure répression de la dernière révolte singalaise contre l'invasion britannique en 1801 et dans laquelle la présence de l'Eglise est quasi inexistante.

Jusqu'en 1950, il enseignait la philosophie et la psychologie. A l'heure de Vatican II, il fût à Sri Lanka le pionnier du renouveau liturgique non pas tant parce que une adaptation des formes l'intéressait, mais parce qu'il voulait que les communautés chrétiennes de son pays s'enrichissent du trésor spirituel vécu dans le bouddhisme.

En 1975 nous l'avons accueilli à la SAM et l'avons conduit au séminaire Cardijn de Jumet ainsi qu'au siège des prêtres-ouvriers de la Mission de France près de Paris, car il recherchait passionnément un mode de formation et de vie des prêtres, plus proches des masses.

(*) Supérieur de la Société des Auxiliaires des Missions.

A 53 ans, il choisit donc de se rendre précisément à UVA, là où l'antagonisme était sans doute le plus vif en raison des séquelles du colonialisme. Peu de chrétiens d'ailleurs dans cette région. La vie de Michael allait devenir celle d'une redécouverte de ses racines et d'un enrichissement de sa foi chrétienne par les retrouvailles avec son identité de cingalais imprégné par 2500 ans de bouddhisme. Les qualités de cœur du bouddhisme le touchaient profondément et correspondaient à sa fraternité naturelle.

...

Bouddhiste et chrétiens s'ingénierent à trouver des réponses aux problèmes de santé et de sous-éducation. Soulignons la passion de Michael Rodrigo pour populariser la redécouverte, l'usage et la culture des herbes médicinales traditionnelles, la fabrication d'engrais naturels, la formation d'infirmières « aux pieds nus », la mise en place de nombreux comités pour organiser la paysannerie, développer l'hygiène, assurer l'alphabétisation et le recyclage des jeunes sans instruction.

Mais plus encore, son action fut marquée par la recherche des causes du sous-développement et donc la mise en cause des structures d'injustice telles que l'installation d'une multi-nationale de l'agro-alimentaire (plantation de cannes à sucre et ouverture d'une fabrique de sucre) ainsi que la persistance de structures féodales dans les villages.

Avec son aide, les paysans s'organisèrent pour vendre directement leurs produits en ville sans dépendre des intermédiaires locaux. Cela ne pouvait pas ne pas irriter ceux qui, de tout temps, tenaient la paysannerie sous leur férule.

L'originalité de ses méthodes de conscientisation, de sa rencontre du bouddhisme et de sa manière d'intégrer celui-ci à sa foi, l'authenticité de son insertion parmi les pauvres et de son approche non-violente, mais active, des tensions et conflits le firent connaître dans le monde entier. Ainsi il fut appelé à donner des conférences à Séoul, Bangkok, Ottawa, Bruges et San Francisco où il se rendit en août 1987, dans des réunions sur le dialogue inter-religieux et le développement.

Depuis le début octobre 1987, la petite communauté de Michael RODRIGO vivait dans une tension difficilement soutenable. Quatre personnes en vue avaient été assassinées dans la région. Celles-ci exerçaient un certain pouvoir et l'on ne sait s'il faut attribuer leur assassinat à des paysans révoltés ou à un mouvement révolutionnaire de jeunes, actif dans le secteur.

Toujours est-il que dans ce climat de tension et d'incertitude, des menaces furent proférées contre le Père : malgré toute une vie donnée à la non-violence, il était accusé d'être complice en raison de sa présence active au sein des associations paysannes. Une section de la police spéciale vint enquêter et fit pression sur la petite communauté pour que le Père et les sœurs quittent la région.

Le 10 novembre au soir, Michael célébra avec les 2 religieuses et une laïque une Eucharistie qui dura une heure et demie. Ensemble, ils réfléchirent et prièrent afin de prendre une décision : rester ou partir. Toutes les raisons pour et contre furent abordées et mises par écrit. Michael rappela ce qu'il aimait souvent dire : « Ce n'est pas la manière dont le Christ est mort qui doit intéresser le chrétien, mais bien les raisons de sa condamnation et les choix de vie faits par Lui. D'une part, Jésus est venu juger le monde (St Jean) en choisissant les pauvres et les rejetés et, d'autre part, Il s'est identifié à eux en sachant d'avance quelle en serait la conséquence ».

La petite communauté décida de rester. La prière fut longue. Ils récitèrent le De Profundis : « Du fond de notre abîme nous crions vers Toi, Seigneur ». Tous étaient assis autour de la petite table où ils venaient de partager le Corps et le Sang du Christ. Michael se redressa pour dire : « Remettons-nous dans les mains du Seigneur ». C'est alors que les coups de feu partirent de la fenêtre située à quelques pas.

Ruraux

en France et en Amérique latine

Eléments d'analyse

Michel Blondeau

Lorsque le CEFAL (Comité Episcopal France - Amérique latine) s'est réuni en septembre 1986, il a débattu de la situation des ruraux dans les deux continents. La réflexion visait à établir les différences, les convergences et les relations entre paysans de France et d'Amérique latine ainsi que l'interpellation qui pouvait en résulter pour l'église de France.

Michel Blondeau qui a effectué un voyage en Uruguay en juillet 1986 a été sollicité pour faire un exposé sur ce thème, que nous publions.

L'exposé fournit d'abord un certain nombre de repères essentiels pour saisir la situation des ruraux en France. Il analyse ensuite quelques exemples d'échanges internationaux et leurs répercussions sur les paysans de France et d'Amérique latine, avant de donner des précisions sur les ruraux en Uruguay.

Ces lignes ne prétendent pas faire une synthèse d'ensemble sur les mécanismes mondiaux d'échanges alimentaires. Mais, à partir de quelques exemples, Michel montre les conséquences qui peuvent en résulter pour les ruraux des deux continents.

On mesure ainsi à quel point il devient impossible de se cantonner à l'intérieur des frontières d'un pays lorsqu'on réfléchit aux évolutions du monde rural, et la nécessité de prendre en compte les évolutions et les échanges qui se déroulent à une échelle planétaire.

D'abord, qui sont les ruraux ? Ceux qui habitent l'espace rural ? Mais... qu'appelle-t-on espace rural ? Il n'en existe aucune définition officielle. Une convention officielle. Une convention internationale, et donc valable pour la France et l'Amérique latine, considère comme population vivant dans des agglomérations inférieures à 2 000 habitants. Nous retiendrons, faute de mieux, cette définition, en particulier pour les chiffres qui seront cités.

Bien sûr, les espaces ruraux sont fort divers, non seulement entre la France et l'Amérique latine, mais aussi au sein même de ces entités. C'est particulièrement vrai pour l'Amérique latine, ce vaste sous-continent. Il en est de même chez nous : comment comparer le plateau de Millevaches, en Limousin,

ou le Larzac, avec les plaines céréalières de la Beauce et de la Brie ? Les bocages de l'Ouest, et les zones intensives de cultures légumières et fruitières du Vaucluse ou de la vallée du Lot ? Sans parler de la population rurale des bassins miniers du Nord ou de Lorraine !

Mais... les ruraux existent ! Le destin, les problèmes de vie, la vie chrétienne ou ecclésiale des populations urbaines ou rurales ne sont pas les mêmes, dans leurs modalités concrètes. Le « peon » dans son « ranchito » (petite maison au toit de chaume), totalement isolé, au nord de l'Uruguay, et le petit paysan du plateau de Langres, n'ont pas les mêmes soucis que l'habitant de Sao Paulo.

Les ruraux en France

Ruraux et agriculteurs (ensemble de la population vivant sur l'espace rural)

En 1985, la France comptait : 55 200 000 habitants
100 habitants au km²
22,8 % de ruraux

La population rurale française avait connu depuis un siècle un déclin continu, et l'on croyait dans les années 1970, ce déclin inéluctable. On se souvient du livre : « Paris, et le désert français ». Mais entre 1968 et 1975, cette population rurale s'est stabilisée, pour augmenter de 6 % entre 1975 et 1982.

Dans cette dernière période, la population urbaine de 25 départements a diminué. S'il est un peu exagé-

ré de parler d' « exode urbain », il est certain que l'on assiste à un phénomène migratoire nouveau : on revient de la ville vers les campagnes, pour la retraite, pour des raisons professionnelles, pour un habitat moins cher, par « ras le bol » des tracasseries urbaines.

Cette population rurale comporte de moins en moins d'agriculteurs. Ils en représentaient 50 %, il y a vingt ans, pour moins de 25 %, aujourd'hui. Si bien que l'équilibre des relations sociales du village, basé sur une activité commune et unique, a été rompu. L'espace rural est traversé par des courants socio-professionnels différents.

C'est une population mouvante : on a quitté la ville pour le village, mais tous les jours, de nombreux

ruraux quittent ce village, pour le travail professionnel, pour le CES ou le lycée voisins.

Le tissu social de nos villages n'est plus du tout homogène. S'y côtoient... et s'y ignorent bien souvent :

- * des cadres, enseignants, employés, à la situation professionnelle privilégiée
- * le chômeur, qui se cache
- * l'agriculteur
- * le « résident secondaire »
- * le retraité
- * le jeune qui s'embête, parce qu'il n'y a pas de structures de loisirs.

Les agriculteurs

Leur nombre ne cesse de diminuer. S'ils représentaient 15 % de la population active en 1968, ils ne sont plus que 8 % en 1980, et certainement moins aujourd'hui.

Toutefois, s'il y a moins d'agriculteurs, on observe qu'ils produisent plus. Il y a 40 ans, un agriculteur nourrissait 5 personnes, aujourd'hui 30, et ce n'est pas fini !

Après l'amélioration des techniques culturales par la traction motorisée, et des rendements par l'application des découvertes chimiques, les recherches et découvertes génétiques et biologiques actuelles vont permettre dans les 20-30 ans qui viennent un accroissement des rendements de 20 à 30 %, tant en production animale que végétale.

Dès aujourd'hui, par le biais de vaches, « mères porteuses », on trouve sur le marché des veaux produits par transplantation embryonnaire.

Chez nous, il est peu question de « conflits de la terre », comme en Amérique latine, particulièrement au Brésil : tout le sol français est soigneusement cadastré, enregistré au mètre carré près avec un propriétaire bien identifié pour chaque parcelle. Mais il faudrait y regarder de plus près ! Nous connaissons aussi des conflits, moins virulents, moins fréquents, mais réels :

- Le plus symbolique est celui du Larzac, et cette lutte pour des milliers d'hectares, favorables à l'élevage extensif en moutons, contre un gouvernement qui voulait les réserver à l'usage militaire.
- Ces expropriations continues de terres à usage agricole pour des équipements collectifs : autoroute, T.G.V., Disney Land en Seine-et-Marne... Récemment, les viticulteurs de Vouvray ont lutté énergiquement, contre le tracé du T.G.V. Atlantique, à travers, et même sous leurs vignes au cru réputé.
- Près de la moitié (47 %) des terres agricoles sont en fermage, et les conflits entre fermiers, menacés d'expulsion, et leurs propriétaires, sont assez fréquents.

En 1978, le conseil national de pastorale rurale et la commission sociale de l'épiscopat ont publié un ouvrage intitulé : « Terres, propriété et travail des hommes » avec en sous-titre : « Eléments de réflexion chrétienne sur les problèmes fonciers en espace rural » (éditions du Centurion). Si ce document est paru, c'est qu'il y avait problème ! Il signale combien est toujours laborieux un arbitrage, entre ces quatre fonctions de la terre :

- comme moyen de production de biens alimentaires
- comme support d'activités économiques non agricoles, de l'habitat et des équipements collectifs

- comme expression et support du cadre naturel de vie
- comme patrimoine, et placement financier.

Une agriculture française en crise

L'agriculture française est souvent représentée comme un secteur dynamique, modernisé, exportateur, le pétrole vert de notre économie nationale. Mais elle a, en fait, des faiblesses telles que l'on peut **parler de crise**, comme en témoignent les faits suivants :

L'endettement total des agriculteurs s'élève à 190 milliards de francs lourds (ce chiffre est de 1985, comme ceux qui suivront). L'installation sur une ferme moyenne suppose de disposer d'un capital de un million de francs.

- Les prix de vente des produits agricoles sont en baisse, depuis 2 ans, alors que les charges augmentent.
- Il n'est plus possible, pour équilibrer le budget, d'augmenter les volumes de production, en raison des quotas.
- Plusieurs dizaine de milliers d'exploitants sont des « cas difficiles », une expression « pudique » qu'il faut traduire ainsi : en situation de difficulté. Les plus jeunes et les plus modernisés sont les plus atteints, jusqu'à perdre le bénéfice de la couverture sociale. Certaines régions sont particulièrement touchées. C'est ainsi qu'en Loire-Atlantique, sur 24 000 cotisants à la mutualité sociale agricole, 4 000 font l'objet de « mises en demeure », pour leur retard dans le paiement des cotisations ; 1 200 sont en difficulté, un syndicat avance même le chiffre de 2 400, soit 10 % des agriculteurs. En Loir-et-

Cher, la proportion est encore plus élevée : 1 000 en difficulté, sur 5 000.

Tous les secteurs sont en **surproduction** et les excédents très importants (on reviendra plus tard sur les produits de l'élevage) :

- le maïs : la production de 1985 était de 12 millions de tonnes, pour des besoins de 6,4 millions
- le blé : en 1984, 29 millions de tonnes, pour une demande de 15,2 millions.

On commence sérieusement à envisager le gel des terres. Des études, pour le compte du ministère de l'agriculture, envisageant un « dégagement » des terres cultivées, à hauteur de 14 à 27 %.

Un exemple précis, dans la région Poitou-Charente : en 1986, on y dénombrait 40 300 exploitations. Il suffirait, pour parer aux besoins, de 17 000 exploitations performantes, de 76 hectares, 25 % du total resteraient en friche.

Pour la production laitière, qui concerne aujourd'hui 300 000 producteurs : il en suffirait de 53 000, avec des étables de 60 vaches, produisant chacune 8 000 litres par an, ce qui est tout à fait possible. Quel serait le sort des 247 000 autres producteurs ?

Et la **politique agricole** du gouvernement ? Elle ne semble guère cohérente ni prospective, mais plutôt... **électorale**, ponctuelle, accordant des subsides, si la contestation et les manifestations prennent de l'ampleur. On a beaucoup parlé du « cadeau » de 2 milliards, accordés aux agriculteurs l'hiver dernier. Il s'agissait simplement de désamorcer la colère des paysans... qui représentaient tout de même, avec leur famille, 2 500 000 électeurs. Et que signifient ces 2 milliards de subventions (dont le financement n'est pas connu !), face à la dette totale des agriculteurs, citée plus haut : 190 milliards ?

Mondialisation des échanges de produits agricoles

Nous sommes là au point-clef, au facteur essentiel, du moins pour les produits agricoles, des rapports entre la France et l'Amérique latine. Mais cette mondialisation nous oblige à dépasser ces deux entités. Il nous faut parler aussi bien de la Chine, de l'Inde, de l'URSS, et en premier lieu des USA.

Nous sommes dans une « économie-monde » : la seule question : « Avec qui je peux faire des affaires ? à qui puis-je vendre ? »

S'il s'agit de produits alimentaires, les premiers demandeurs sont les pays de la faim, mais ils ne sont pas solvables, je n'ai donc rien à leur vendre.

Si l'on exclut ainsi ces pays non solvables, nous nous retrouvons, pays développés, avec des stocks considérables de blé, maïs, lait, beurre, viande bovine.

Ceci entraîne une véritable guerre économique entre pays développés, avec des répercussions très précises sur les paysans du monde entier, y compris les paysans français et latino-américains. En voici 3 illustrations :

La viande bovine

Me voici donc en Uruguay, en juillet 1986. Un pays où les seules ressources exportables sont la viande de bœuf et la laine. Et dès mon arrivée, les uruguayens me tiennent ces propos : « Vous, les français, vous venez de nous porter un mauvais coup, et voici comment : au Brésil, notre grand voisin, les propriétaires terriens font la grève des livraisons de viande de bœuf. Ils veulent ainsi faire échec au plan Cruzado, et au projet de réforme agraire. Le gouver-

nement brésilien a donc décidé d'importer de la viande. Mais vous nous avez « raflé » un marché vital pour nous, vous avez proposé un prix de vente ridiculement bas. Vous êtes donc responsables de notre pauvreté, vous empêchez nos exportations, en pratiquant le « dumping », vous êtes responsables de notre dette extérieure (la plus élevée, par habitant, de l'Amérique latine) ». Faute d'informations, je n'ai su que répondre, mais j'ai compris à mon retour en France.

Chez nous, comme chez nos voisins de la C.E.E., les stocks de viande sont importants, et gardés à grands frais, un an ou plus, dans des entrepôts frigorifiques. Et pour dégager ces stocks, nous avons littéralement bradé 100 000 tonnes au Brésil en juillet, et autant en août, au prix de 3,20 F le kg. Cette viande, datant de 1985, valait en réalité 30 F, presque dix fois plus : elle a été payée 22 F aux agriculteurs, s'y ajoutent 8 F de frais de stockage.

Dans cette opération, s'est effectué un beau « doublé » : un préjudice grave aux uruguayens, et un coût de plus de 5 milliards de francs pour le budget de la C.E.E., en subventions, pour 200 000 tonnes vendues avec une perte de 26,80 F au kg.

Et,,, ce n'est pas fini : nous avons donc vendu aux Brésiliens de la viande de bœufs nourris au soja... importé du Brésil. Une part importante de cette viande sera transformée en corned-beef par les Brésiliens, corned-beef que nous avons de grandes chances de retrouver, « importé du Brésil », dans les rayons de nos super-marchés !

La « guerre du blé »

En 1986, c'est l'Argentine qui en a été la victime, et voici comment : cinq pays sont les plus grands

producteurs et exportateurs mondiaux : les USA, le Canada, la CEE, l'Australie et l'Argentine. A n'importe quel prix, par tous les moyens, dans une concurrence sauvage, chacun cherche à écouler ses stocks.

Le premier importateur, c'est l'URSS, qui peut très facilement mettre en concurrence les pays fournisseurs, et domine le marché. Depuis des années, c'est l'Argentine qui approvisionnait l'URSS. Mais elle vient de perdre le marché, au bénéfice de la France et des USA, qui ont tous deux pratiqué le dumping. Pour des livraisons manquées de 5 millions de tonnes, l'Argentine s'est vue privée d'une rentrée de un milliard de dollars, qui auraient bien soulagé le poids de sa dette extérieure.

La « guerre du maïs »

Si, dans la guerre du blé, la France et les USA ont été complices, au détriment de l'Argentine, ce n'est pas pour cela que ces deux pays travaillent main dans la main !

L'Espagne et le Portugal, déficitaires en maïs, viennent donc d'entrer dans la CEE, ce qui les soumet à la « préférence communautaire », c'est à dire à s'approvisionner en priorité chez leurs voisins du Marché commun. Leur déficit en maïs pouvait très facilement être comblé par les producteurs français, largement excédentaires.

Mais les USA ne l'ont pas entendu de cette oreille eux qui étaient aussi des fournisseurs potentiels. « Nous entendons rester les fournisseurs de maïs des portugais et espagnols. Sinon, nous déclencherons une guerre économique, nous fermerons nos frontières à vos exportations de vin, fromage, et surtout cognac, en appliquant à ces produits des droits de douane prohibitifs ».

Le lobby des producteurs français de maïs, et celui du cognac, se sont mobilisés, ont dépensé l'un et l'autre des sommes importantes en campagne publicitaires, à la télévision, dans les grands quotidiens, on se souvient du slogan : « le nain jaune (le maïs) ne s'écrase pas ! »

Mais il s'est bel et bien écrasé, la France et la CEE ont cédé aux USA, en leur accordant un quota d'exportation de 2 millions de tonnes.

Comme l'a écrit un journaliste : « Dès que les USA sifflent, la CEE se couche ! » Tandis qu'un sénateur américain affirme tranquillement : « Notre but, c'est d'éliminer nos concurrents sur le marché international, de leur couper l'herbe sous le pied ».

L'agriculture française est donc entraînée dans ce tourbillon. De cette guerre économique, elle est victime, mais parfois aussi coupable, vis-à-vis des peuples du Tiers-Monde, y compris latino-américains.

Les ruraux en Amérique latine

Quelques données sur le sous-continent

Le tableau ci-dessous donne des indications, à titre de « flash », sur quelques pays, avec trois séries de chiffres :

- le nombre total de ruraux (selon la définition internationale : population isolée, ou qui vit dans des villages de moins de 2 000 habitants).
- la densité, ou nombre d'habitants au km². Cette donnée a beaucoup d'intérêt. Trop élevée, cette densité est paralysante, coûteuse et génératrice de conflit : « on se marche sur les pieds ». Trop faible, elle indique que les individus sont isolés, et qu'une vie sociale, en communauté, une vie ecclésiale, sont difficiles, parfois impossibles.
- le pourcentage de ruraux, par rapport à la population totale du pays.

Ces chiffres sont de 1985

Pays	% de ruraux	Densité	Nbre de ruraux
URUGUAY	15	16	450 000
BRESIL	27	16	36 600 000
ARGENTINE	15	11	4 700 000
CHILI	17	16	2 050 000
PEROU	33	15	6 500 000
MEXIQUE	30	39	23 555 000
EQUATEUR	32	33	3 000 000

A titre de comparaison : nous avons en France une densité de 100 habitants au km², et au Japon... 324 ! Plus de 36 millions de ruraux au Brésil, et de 23 au Mexique, ces deux pays ne se réduisent donc pas à Sao Paulo ou Mexico : ... Bien difficile de parler de tous les ruraux en Amérique latine !

Mais regardons de plus près un pays, l'Uruguay, qui a ses caractéristiques très particulières, mais aussi des traits typiquement latino-américains.

La population en Uruguay

Au recensement de 1985, sur 186 900 km² 2 930 000 habitants soit 15,7 habitants au km².

Le premier aspect qui saute aux yeux, c'est qu'il y a deux Uruguay : sa capitale et son agglomération, pour 1 664 000 habitants, soit 57 % de la population totale. Comme si en France, Paris et son agglomération totalisaient 31 500 000 habitants !

Il y a donc deux Uruguay : Montevideo, et... le reste, appelé « l'intérieur ».

Entrons dans cet intérieur ; et limitons-nous aux quatre départements qui constituent le diocèse de Salto : Artigas, Paysandre, Rio Negro et Salto.

Nous y trouvons 327 000 habitants sur 46 000 km², soit 7 habitants au km².

Mais la population urbaine (en agglomération de 2 000 habitants et plus) y représente 74 % de la population totale. On obtient alors dans les zones d'élevage intensif (la majorité du territoire) des densités de 1,50 à 0,50 habitants au km². Dans ces

conditions, quelle vie possible ? Quelle Eglise possible ? Avec un réseau routier convenable sur les grands axes, mais qui se limite à de simples pistes pour le réseau secondaire ? Les propriétaires peuvent y circuler en 4 x 4, et les « peones » avec leur cheval... quand ils en possèdent !

L'agriculture en Uruguay

La production essentielle est la viande bovine et la laine, sur de grands domaines de plusieurs milliers d'hectares. Dans leur majorité, les propriétaires ne cherchent pas la productivité et n'investissent pas. Ils sont riches du nombre de têtes de bétail... et de l'exploitation de leur main d'œuvre, au demeurant peu nombreuse : un salarié pour 500 hectares. Ils constituent une caste, une grande bourgeoisie, très liée aux militaires et aux politiciens. Ils vivent à Montevideo, où ils gèrent leur fortune et leurs placements financiers.

Le potentiel agricole de l'Uruguay est important, et pourrait fort bien ne pas se limiter à cet élevage extensif. Le Nord-Est du pays (Artigas et Salto) dis-

pose de bonnes terres arables, d'eau, d'un climat sub-tropical très favorable, où peuvent se cultiver les agrumes, la canne à sucre, la vigne, les fruits et légumes.

A Bella-Union, se met en place un important programme de développement, qui aboutira prochainement à la production de légumes et petits fruits pour la surgélation. Mais le tout, avec des capitaux nord-américains, des techniques de pointe venant du Japon, et avec cet objectif : la vente de ces surgelés au Canada et en Europe.

Le bénéfice pour l'Uruguay sera donc à peu près nul, il s'agit là d'un projet économique extraverti. La production, dans un pays du Tiers-Monde, et au moindre coût d'aliments surgelés pour les « pays du Nord », en faisant fructifier des capitaux étrangers.

Dans cette région de Bella-Union, le mirage de cette nouvelle industrie draine des ruraux sans travail... qui devront vite déchanter, car les emplois créés seront peu nombreux, et très qualifiés. Ces ruraux viendront grossir les bidonvilles, déjà importants, à Bella-Union, pour repartir ensuite, faute de travail, grossir ceux de Montevideo.

Quelles interpellations pour notre Eglise en France

En Uruguay, dans le diocèse de Salto

Laissons-nous d'abord interpellier par les latino-américains eux-mêmes. Quelle réponse les chrétiens, les Eglises de là-bas, donnent-ils aux défis du sous-développement de la pauvreté, qui atteignent les populations, urbaines ou rurales ?

Comme d'autres pays, l'Uruguay a connu la dictature militaire. Dans le diocèse de Salto, les luttes pour la dignité, la liberté, la vie simplement, ont été vives. Cela a valu à l'évêque, le père MENDIHARAT, l'expulsion, en Argentine, pendant une douzaine d'années.

Dès son retour, le père Mendiharat et son coadjuteur, le père NICOLINI, en 1985, ont mis en route un plan pastoral diocésain, en concertation avec toutes les forces vives du diocèse.

Voici comment ils découvrent la situation, le terrain de l'évangélisation : « Nous constatons l'appauvrissement croissant de notre peuple, il y a des appauvris, parce qu'il y a des appauvrisseurs. Nos problèmes de base sont :

- l'alimentation, les salaires, les logements, la santé, l'éducation,
- le chômage, la mendicité, la prostitution, le manque d'équipements de santé, l'exode rural vers Montevideo, les autres villes d'Uruguay, le Brésil ou l'Argentine.

- la dette extérieure, les taux d'intérêt bancaire, la mauvaise répartition du sol et des richesses, la spéculation financière et l'absence d'investissements ».

L'objectif du plan pastoral, c'est de « créer des communautés ecclésiales de base, dans le contexte de l'évangélisation nouvelle de notre peuple, pour que le diocèse soit une communion de communautés, engagées dans une pastorale sociale libératrice ».

Des documents d'Eglise

Plusieurs évêcats latino-américains rendent publics des lettres et documents, avec une analyse des situations socio-économiques, et des appréciations et orientations au nom de l'Evangile, qui sont des interpellations très fortes :

- au Brésil, en mai 1986, après l'assassinat du père Moraes Tavares, les évêques du Maranhao ont dénoncé nommément l'« Union Démocratique Rurale », les responsables politiques et policiers, pour conclure ainsi : « Ils cherchent à tromper le peuple, nous les déclarons exclus de la communauté ecclésiale, il n'y a plus de sens à ce qu'ils reçoivent les sacrements ».
- Mais les évêques du Brésil, bien connus pour leurs prises de position en faveur des paysans, et leur « pastorale de la terre », ne sont pas les seuls à

s'engager. En mars 1986, les évêques du Sud-Andin (Bolivie, Colombie, Equateur et Pérou) ont publié un texte remarquable : « La terre, don de Dieu, droit des peuples ».

Un autre document, nord-américain celui-là, doit retenir notre attention, maintenant qu'il est traduit en français. Il s'agit du texte des évêques USA, sur la situation socio-économique de leur pays. Ce texte a le grand mérite d'être le fruit d'une longue concertation (plus de 2 ans), à laquelle ont été associés les catholiques nord-américains.

Enfin, signalons le document de la commission pontificale « Justice et Paix » : « Au service de la communauté humaine, une approche éthique de l'endettement international ».

La FIMARC :

« Fédération Internationale des Mouvements d'Adultes Ruraux Catholiques ».

L'Assemblée mondiale de cet organisme a eu lieu en Espagne, à Avila, en août 1986, sur ce thème : « Engagés dans les luttes des ruraux, pour construire un monde de justice et une Eglise solidaire ».

Leurs préoccupations sont orientées par trois problèmes : la terre, la crise, les droits de l'homme.

Neuf pays latino-américains avaient envoyé des représentants à cette assemblée, dont on peut connaître l'intérêt et les fruits, en France, par le CMR.

Le témoignage d'un prêtre français " Fidei donum " au Brésil

Il s'agit de Jacques Hahusseau, originaire du Lot. Voici ce qu'il écrit, à l'occasion de son dernier séjour de congés en France :

« Au Brésil, j'habite une région où les conflits sont durs, où la dynamique du « capitalisme sauvage » fait des pauvres de « plus en plus pauvres pendant que des riches deviennent de plus en plus riches ». Ma vie au Brésil m'a jeté dans le monde des pauvres. De retour en France, je constate que, ici aussi, la vie est difficile : au Brésil ce sont des gens « sans terre », ici, ce sont des gens « sans travail », des chômeurs. D'un côté comme de l'autre, des gens sont marginalisés, laissés pour compte par un type de progrès qui spolie, déshumanise, marginalise. Si au Brésil, la vie est dure, je crois comprendre que ici, en France, la situation n'est pas facile ! Dans le département du Lot où je circule pendant ces congés, je retrouve un monde rural effondré, un monde d'artisans et petits commerçants menacés, des jeunes préoccupés par un avenir incertain, des communautés rurales vieillies, un clergé qui meurt, des gens inquiets, découragés... pour tout dire un monde affronté à un avenir difficile... J'avoue que souvent je n'ose pas trop parler des difficultés du Brésil, quand je vois celles d'ici !...

On s'interroge, je m'interroge : pourquoi tout cela ? Pourquoi tout ce désordre en quelques décennies ? Les mêmes signes, les mêmes conséquences : un progrès où l'argent, le profit ont pris le pas sur l'homme ».

Aujourd'hui les prêtres-ouvriers

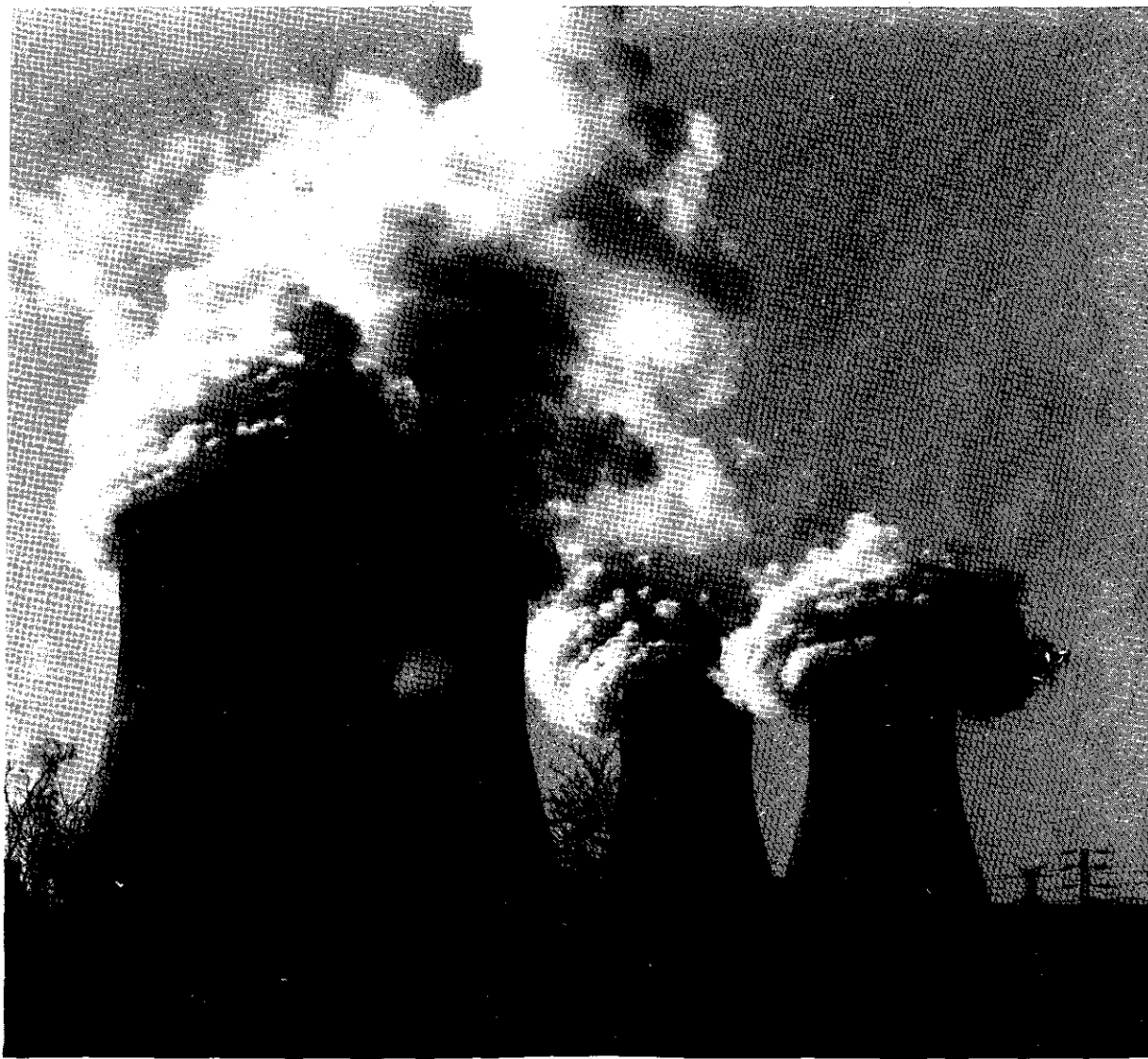
« La Foi d'un peuple », revue de la Mission Ouvrière consacre un numéro spécial à l'histoire des prêtres-ouvriers. Cette heureuse initiative lève le voile de pudeur et de modestie, trop longtemps entretenu sur cette portion d'Eglise hors les murs. Cette expérience riche de presque un demi-siècle, partagée avec des militants chrétiens ou non de la classe ouvrière n'est pas à ranger au musée des souvenirs. Cette « histoire de tous les jours, histoire des entreprises et des quartiers, des événements, histoire de la solidarité, de la fraternité et des luttes » (p. 115) est une histoire qui nous interroge toujours.

Cette centaine de pages aux styles variés comme les coloris d'un bouquet brille à la fois des lumières de l'Evangile et de celles de la vie ouvrière : « En vivant les conditions communes de la plupart des gens, les prêtres-ouvriers sont un des signes que cette vie ordinaire... est en fait très grande aux yeux de Celui que nous nommons Dieu » (p. 6). Le chapitre intitulé « Expérience spirituelle » révèle à quel point la vie ouvrière est devenue la chair de la Foi des prêtres-ouvriers.

Cet ouvrage, aux multiples expressions pleines de discrétion et de respect, est une œuvre collective. Dans cet ensemble d'auteurs, prêtres ou évêques, le lecteur remarquera avec intérêt les pages signées par Geneviève Schmitt, fille de famille ouvrière, qui pendant de nombreuses années, aux côtés d'André Depierre, assura le travail de secrétariat de l'Equipe Nationale. On aurait souhaité d'autres voix féminines. Beaucoup d'interventions, le quart du volume, sont le fruit d'une réflexion commune souvent élaborée avec « des laïcs chrétiens, militants adultes et jeunes, qui sont et demeurent les premiers apôtres des ouvriers et les religieux et religieuses en classe ouvrière » (p. 69). On évoque, ici ou là, les relations établies au fil des années avec des prêtres-ouvriers d'autres pays ou continents.

De plus, tout au long de ce volume, la responsabilité apostolique, portée avec d'autres de « faire église » est sans cesse affirmée comme une dimension essentielle de ce « ministère de prêtre caractérisé par le partage de la condition ouvrière, dans l'histoire d'un peuple avec les moyens de libération qu'il se donne ». Cette ligne de force n'a pas échappé au Père Maziers, archevêque de Bordeaux : « C'est de l'Eglise qu'ils reçoivent l'Evangile qu'ils ont mission d'annoncer. C'est par l'Eglise qu'ils sont envoyés. C'est à l'Eglise qu'ils sont renvoyés par ceux même dont ils partagent la condition humaine » (p. 30).

Le Comité de Rédaction de la L.A.C.



Moments rares mais générateurs d'espérance

Pour inviter à une lecture plus complète du N° Spécial « Aujourd'hui les prêtres ouvriers » (1), avec l'accord de l'équipe nationale, nous reproduisons quelques extraits : ce sont des phrases écrites ou prononcées « dans ces rares occasions que sont un événement familial important, une lutte particulièrement dure, un succès célébré, le départ en retraite d'un camarade ou la mort d'un ami ». Elles tentent de tracer l'image de l'ami prêtre-ouvrier que gardent les camarades de travail, les voisins, les militants d'organisations ouvrières.

(1) Le N° 81-82 « Aujourd'hui les prêtres-ouvriers » peut être commandé auprès du Secrétariat de l'Equipe nationale prêtres-ouvriers, 188, rue de Tolbiac, 75013 Paris - C.C.P. La Source 31581 63 B pour la somme de 35 F.

● D'Antoine, prêtre-cuvrier du Havre, le secrétaire de l'Union locale pouvait dire :

« Je n'ai pas les certitudes de beaucoup d'entre vous dans cette Eglise et je n'ai pas de prétention pour parler d'Antoine, avec qui nous avons vécu, tous les jours que Dieu fait, pourrait-on dire ici... Antoine était présent à l'Union locale. Nous pensions que c'était peut-être un petit morceau de son Eglise... »

« Le trou qu'il laisse vient de ce qu'Antoine faisait des choses que nous ne savions pas faire. Antoine voyait l'homme. Il était, en quelque sorte, l'humaniste de notre lutte de classes... »

« Je n'ai jamais pensé aussi intensément à quelqu'un depuis que je savais qu'il allait mourir. Personnellement, je me suis dit : puisqu'Antoine aime tellement Dieu, il va nous le restituer. Il ne croyait pas au miracle et moi, tout en étant l'homme que je suis, j'y croyais un peu... ».

● Francis, une jeune serrurier des chantiers de la Seyne, nous parle de Jean-Pierre, un prêtre-ouvrier de Provence :

« Dans notre chantier naval, les salariés en fin de carrière continuent de s'en aller, laissant derrière eux une entreprise de plus en plus déserte. Parmi ceux qui sont partis, Jean-Pierre, un militant qui se bat depuis des années à nos côtés, comme les autres, me direz-vous ? Pas tout à fait. »

« Jean-Pierre est, comme on dit, un prêtre-ouvrier. Connus par beaucoup par sa gentillesse et son dévouement aux nobles causes, il aura partagé nos espoirs et nos luttes, nos désaccords et nos différences. Dans l'organisation syndicale, toi le catholique et moi le communiste, nous aurons fait ce bout de chemin ensemble contre l'exploitation des hommes. Dans le même temps, j'ai pu apprécier l'homme tolérant que tu as su rester dans les moments les plus difficiles. »

« La fraternité ouvrière qui l'entourait en ce 3 janvier, dans l'atelier de tuyauterie, était des plus chaudes. Une vraie amitié dans la peine et la sueur, les coups de gueule et les coups de cœur. »

« Je sais que ton militantisme ne s'arrêtera pas à la « sortie » des Chantiers. Ton amicale de locataires... la vie associative que tu connais bien, si elle mange ton temps, t'apporte aussi ce contact de l'autre, avec ses ambiguïtés et ses moments riches de compréhension mutuelle. »

« Mais nul doute que le morceau de vie passée entre les 3 murs du chantier te restera gravé en mémoire ; on ne partage pas la vie ouvrière, ne serait-ce que quelques années, sans en être marqué... ».

- A Limoges, Yves était bien connu des travailleurs. Ses camarades communistes lui rendent ce témoignage :

Yves fut, toute sa vie, avide de partager. Partager la vie des autres, leurs souffrances, leurs luttes ; partager sa foi... La convergence profonde de sa propre foi et de son action militante, le prêtre-ouvrier qu'il était, l'exprima aussi avec une très grande force, dans les moments de cette lutte qui le marqua tant, celle de la T.C.E...

« Dans les débuts de l'Eglise, disait-il, Jésus a été l'espérance des écrasés. Et il ajoutait : la foi dans la vie nous sauve, nous sauve aujourd'hui comme elle a sauvé la cananéenne, l'aveugle de Jéricho, le paralytique de Capharnaüm...

« Dans cette dévorante envie de partager, il aimait ces dialogues, ces provocations mutuelles avec ses camarades communistes. Il qualifiait même le débat philosophique entre chrétiens et marxistes de fondamental... il qualifiait ce débat du mot merveilleux « d'exigence de l'amitié »...

« L'infini respect qu'il avait pour l'autre, pour tous les autres, pour toute la vie des autres, restera comme l'une des leçons de ce rassembleur d'hommes. Exigeant, il refusait l'unité au rabais et la voyait comme un chantier où l'on ne peut pas se passer des copains pour construire... ».

- A Usinor-Dunkerque, Bernard reste pour ses camarades de travail...

« Un ami, un camarade, un frère de combat... prêtre-ouvrier, militant ouvrier, il a mis sa vie en concordance absolue avec sa foi chrétienne...

« Sans relâche, il a mené le combat, pour que, par delà les différences de croyances religieuses, d'opinions politiques, les travailleurs s'unissent pour défendre leurs intérêts communs de salariés... Son nom reste lié au combat pour la liberté, le progrès social, pour le respect de la personne humaine...

« Extrêmement attentif à toutes les luttes des travailleurs, il a été constamment aux côtés des immigrés, des plus faibles. Et partout, toujours, il demandait l'unité.

« Fidèle dans la lutte et dans ses amitiés, il a été jusqu'au bout de ses forces, mais il a distribué, pendant toutes ces années, un tel capital de fraternité qu'il reste dans le cœur de milliers de travailleurs... ».

- Saluant Désiré, prêtre-ouvrier du Pas de Calais, au moment où s'achève son mandat au Bureau, Didier, le secrétaire de l'Union départementale, le caractérise ainsi :

« Fils d'ouvrier, Désiré s'est vite révolté contre l'injustice et il a décidé d'ancrer sa foi chrétienne profondément parmi les travailleurs. En même temps qu'il adhère au syndicat, il décide d'être prêtre et de travailler en usine, pour être au plus près des travailleurs. Et il deviendra le premier prêtre-ouvrier du Pas-de-Calais.

Il est presque devenu normal, aujourd'hui, pour les militants, de compter dans leurs rangs des chrétiens, des prêtres... mais sachons bien qu'il fut un temps où il ne devait pas être simple d'être prêtre et adhérent, ni même d'être militant dans notre syndicat...

« Désiré, le révolté souriant, toujours disponible pour tous, toujours prêt à la tâche... Sa foi chrétienne, il la met au service de la Paix et du Désarmement auxquels il est farouchement attaché...

« Merci, Désiré, de militer pour combattre le mal et faire le bien pour l'humanité... et à travers toi, permets-moi de rendre hommage aux chrétiens de toutes nuances qui se dépensent sans compter pour la cause des travailleurs ».

- Un militant de l'Essonne nous laisse ce témoignage sur Denis, un frère qui partageait la vie des prêtres-ouvriers de ce département de la région parisienne :

« Dans son action, Denis a toujours refusé de subir. Il s'est dressé face à l'injustice, aux inégalités, à l'arbitraire. Chaque jour, il a renouvelé ces gestes simples, ces choses petites en apparence qui, mises bout à bout à la fin d'une vie, font dire : c'était quelqu'un, c'était un homme, c'était un militant...

« L'apport que nous laisse Denis ? Il continue à nous mettre en garde contre les sectarismes, l'orgueil idéologique, les certitudes de tous ordres, pour nous rappeler que l'action syndicale est d'autant plus efficace, persuasive, attractive, qu'elle est au service des travailleurs, dans le respect de ce qu'ils sont.

« Ce que Denis a semé, d'autres le récolteront. A nous de reconnaître chez les autres et de retrouver pour nous les qualités qu'il a su faire siennes... qualités de silence, d'écoute, une capacité à douter pour mieux comprendre, capacité à construire une organisation et en même temps à ne jamais être prisonnier ou otage. En un mot : un espoir ».

- Les confidences que Jean, prêtre-ouvrier dans une usine d'aviation de la région parisienne, reçoit sur le coin de l'établi, au fil des années, en disent bien plus long que ne l'expriment les mots :

C'est Jean-Claude un camarade d'atelier qui lui confie :

« Je savais que tu croyais à quelque chose. Mais jamais je n'aurais imaginé que c'était ça ! Maintenant je dirais : Jean, il est curé et pourtant il n'est pas « con ». Ta place à toi c'est d'être avec les plus petits et de te défendre avec eux ».

Quant à Bébert, il fait le lien avec d'autres « prêtres-ouvriers ».

Je ne t'en avais jamais parlé ; mais je sais que tu es prêtre. Chaque fois qu'il y a un « coup » dans l'usine, tu es là... J'en suis heureux et ça me fait penser aux prêtres de Tergnier. C'était pareil... ».

Claude, un autre camarade d'atelier, fait ce constat :

« Depuis que je suis entré dans la production, la foi chrétienne a disparu pour moi. Et plus ça allait, plus ça divergeait. Maintenant, depuis que je te connais, toi et quelques autres, ça arrête de s'écarter... ».

- Michel, militant d'A.C.O. de la Seine-Maritime dit l'importance pour lui d'avoir avec eux, dans l'équipe, un prêtre-ouvrier :

« C'est un long cheminement, bien fragile, mais combien riche, que nous menons avec nos copains de partage. Ensemble, on essaie que l'Evangile ne soit pas seulement un livre à lire, à méditer, à proclamer ou à vivre, mais aussi un livre à inventer, à révéler et à écrire aujourd'hui par des chrétiens qui s'enrichissent des valeurs vécues et de l'amour des hommes... ».

« Ce compagnonnage de l'équipe avec Roger forme un tout indissociable. Roger vit sa foi avec nous, intégré à nous, compromis avec nous. Ses options ne restent pas intellectuelles ; elles sont enracinées dans le concret de la vie. Roger a choisi d'être disponible pour la classe ouvrière, pour chercher avec nous Jésus-Christ vivant... ».

- L'adieu à Pierre, prêtre-ouvrier du Nord, par ses camarades du syndicat :

« A 56 ans, à l'âge où bien d'autres envisagent de se reposer, Pierre, au nom de l'Évangile, vécu non pas en paroles mais en actes, tu as choisi le métier du Bâtiment, dans une petite entreprise où tu as expérimenté dans ta chair et dans ton cœur, la rude condition ouvrière, les humiliations, les petites joies aussi de la camaraderie et de l'engagement syndical. Enfin avec nous !

« Pierre a été vraiment un homme d'équipe. Un homme hanté aussi par les travailleurs isolés... Il a redonné à des centaines de camarades isolé dans les petites entreprises, un espoir... Il savait comprendre que tout seul on n'est rien, mais qu'ensemble on peut tout.

« Épouser la condition ouvrière, devenir militant, c'est la vie de tout syndicaliste. Pierre l'a vécue jusqu'au bout. C'est un vrai défenseur de l'ouvrier, courageux en ce domaine comme en tant d'autres, jusqu'aux limites extrêmes. Ces limites, il les a sans doute dépassées, tant, pour lui, l'urgence de la lutte contre l'injustice et pour une autre société s'imposait ».

- Le témoignage d'un militant de Renault-Cléon à l'un des prêtres-ouvriers qu'il a connu :

« Je dois t'avouer que je ne croyais pas à la vertu des prêtres. J'ai été amené, et je ne suis pas le seul, à revoir mes idées reçues, dues probablement à mon éducation enfantine et d'adolescence. J'avais toujours dans la tête l'Eglise, les curés, les bonnes sœurs, les enfants de chœur, la messe... loin, très loin des préoccupations du monde ouvrier. Comment pouvaient-ils dans leur église, qui n'a rien de commun avec l'usine, faire leur sacerdoce de la vie ouvrière ?

« Puis, coup sur coup, j'ai connu quatre prêtres-ouvriers... Je sentais qu'ils avaient quelque chose de plus que les autres, mais je ne parvenais pas à définir quoi.

« Et bien, c'est à ton contact, Roger, que j'ai pu saisir la différence. Je savais que tu étais prêtre-ouvrier et cela avant même que tu milites à mes côtés. J'étais très sceptique quant à ton efficacité, pourtant l'ensemble de tes copains de travail, sur la chaîne, ne tarissaient pas d'éloges sur toi.

« Tu les comprenais, tu partageais leurs peines, leurs soucis ; tu ne les inondais pas de paroles évangéliques. Mais c'est surtout cela qui m'a marqué : tu les faisais se comprendre, s'estimer, s'entraider. Ils avaient tous confiance en toi et

ils l'ont toujours. Puis nous avons milité ensemble dans de bons, dans de moins bons et de mauvais moments. Tu as toujours su garder confiance et cette confiance — je devrais dire cette foi — tu savais la communiquer. Et c'est cela qui m'a porté le plus d'attention. Avoir la foi, savoir la communiquer...

« Tu sais que je ne suis pas de ce que vous appelez, dans le monde ecclésiastiel, un croyant. Pourtant, force m'est de constater une réalité : pourquoi tant de camarades désiraient que ce soit toi qui baptises leur enfant, inhumés un proche, maries un des leurs, sinon parce qu'ils ont davantage confiance en un prêtre qui partage, au sens propre, leur vie !

● C'est, sans doute, ce que voulait dire aussi cet ouvrier du Val-d'Oise qui confiait à tous ceux qui étaient là pour le baptême de son enfant :

« Heureusement pour nos modestes familles, il est des hommes qui ont choisi de parler de Dieu sans exercer une profession libérale. Certains s'appellent les prêtres-ouvriers et nous avons le privilège d'en connaître deux : Claude qui va célébrer ce baptême et Georges, plus connu sous le nom de Jojo, qui sera le parrain de Laurence... ».

● C'est encore cette constatation d'un travailleur maghrébin, désignant un prêtre-ouvrier, son compagnon de chantier, par ces simples mots :

« Il est pauvre comme nous ! ».

● Quand ils évoquent le souvenir de Charles, un prêtre-ouvrier de l'Est de la France, ses compagnons de boulot peuvent dire :

« Quiconque a eu le privilège de le connaître n'a pu que l'aimer, car il a découvert avec lui le vrai sens des mots : amitié, amour, sincérité. C'est à lui que nous devons d'avoir toujours travaillé dans la solidarité car il a toujours su lier travail et amitié... ».

● Quant à l'équipe de foyers dont il a partagé pendant plus de vingt ans leur vie de famille, leurs joies, leurs soucis et ceux des enfants qui avaient pour lui une profonde affection, elle se souvient qu'il a été pour tous

« le prêtre qui inlassablement nous apprenait à regarder les autres, à les écouter, allant tout de suite à l'essentiel, sachant tirer parti de nos discussions, nous ramenant sans cesse à l'Evangile que tu rendais si vivant, à travers les hommes... ».

A côté de ces quelques témoignages exprimés, parmi tant d'autres, il y a aussi tous ceux que nous ne connaissons jamais. On se côtoie tous les jours dans les ateliers, les bureaux, les chantiers, entre voisins dans le quartier, dans les associations et les organisations, mais les confidences ne viennent que très rarement et toujours au terme d'un long, très long cheminement. Parfois même les mots ne parviennent pas à traduire ce qu'on ressent.

...Moments rares mais générateurs d'espérance pour ceux qui s'efforcent de rendre possible, un jour, la rencontre de Jésus-Christ par les hommes et les femmes de la classe ouvrière.

Henri Bourdereau, Prêtre-ouvrier de Paris.

Appel du CCFD

En décembre dernier, nous avons rencontré le Père Jean REMOND et Jean-Marie PLOUX ; pour mieux nous connaître, Mission de France et CCFD, pour vérifier nos convictions, pour partager nos recherches (par exemple le thème des droits de l'homme). Dans cette perspective, Jean-Marie nous a ouvert les colonnes de la Lettre aux Communautés, et nous l'en remercions.

Nous rappellerons ce qu'est le CCFD, son évolution, les critiques qu'il encourt. Nous parlerons des moyens d'animer l'opinion publique par nos campagnes d'années. Enfin, alors que nos détracteurs récusent l'idée de DEVELOPPEMENT SOLIDAIRE, nous affirmerons notre volonté « de partager, pour que le développement — ici ou là-bas — devienne un acte de libération pour tous ».

C'est le sens de l'Appel à 1000 lieux de Jeûne, les 18 et 19 mars.

Ce jeûne, dont la Mission de France a co-signé l'appel, sera peut-être le signe prophétique dénonçant ce scandale : « Alors que certaines nations, dont assez souvent la majeure partie des habitants se parent du nom de chrétiens, jouissent d'une grande abondance de biens, d'autres sont privées du nécessaire et sont tourmentées par la faim, la maladie, et toutes sortes de misères. L'esprit de pauvreté et de charité est, en effet, la gloire et le signe de l'Eglise du Christ » (Gaudium et Spes).

Le CCFD, un collectif de mouvements et services d'Eglise

Origine

C'est en 1961, à l'initiative de Biraj Randari Sen, directeur de la FAO, et du pape Jean XXIII, que le CCFD a été fondé. A l'époque, il s'appelait « Comité Catholique contre la Faim ». Dans les années 66, conscient que pour lutter efficacement contre la faim il fallait promouvoir le développement, le CCCF change de sigle, et devient le CCFD. C'est dans ces années, très exactement le 26 mars 1965, que Paul VI publie Populorum Progressio. Cette encyclique est devenue la référence, pour ne pas dire la Charte du CCFD.

600 projets soutenus chaque année dans le monde

Avec un budget qui en 1986 a atteint 105 millions de francs, le CCFD participe à la réalisation de très nombreux projets dans plus de 80 pays, y compris dans l'Europe, et même en France (en soutenant des associations d'immigrés, par exemple).

Les projets, présentés par des partenaires des Tiers-Mondes (associations, communautés chrétiennes, églises locales...) sont étudiés par des chargés de mission qui connaissent bien les pays concernés.

Trois fois par an, la Commission Projet, composée de membres élus par la Collégialité (1 par région) se réunit tout un week-end, pour choisir les projets qui seront retenus. « Choix déchirant », me confiait l'un des délégués, « quand on voit que d'excellents projets, faute de moyens, ne peuvent être financés ».

Quand les insinuations troublent certains catholiques

Bien que le CCFD travaille souvent en lien avec les Caritas, son champ d'intervention ne se limite pas à des partenaires catholiques. Cela serait d'ailleurs difficile dans des pays à majorité musulmane ou hindoue.

Cet universalisme n'est parfois pas compris de certains chrétiens qui déplorent que « leur » argent n'aille pas systématiquement à « leurs » pauvres. Gabriel MARC compare cette idéologie à celle des dames patronesses des ouvriers de la fin du siècle dernier (1).

La Mission de France, qui a fait le choix des plus pauvres, des ignorants de la Parole, connaît bien ce phénomène. Face aux certitudes, la Parole dérange : que ce soit la Parole de Dieu, reprise par les hommes, ou la prise de parole d'hommes debout.

De même que l'Evangélisation ne peut se faire de l'extérieur, de même le développement demande « de rencontrer, de comprendre, d'accueillir, d'entrer en dialogue... »

Les Rendez-vous de la Solidarité

Dans leur dernière Assemblée de Lourdes, les évêques ont appelé aux Rendez-vous de la Solidarité. Cette rencontre doit conforter le CCFD, puisqu'en son sein, se retrouvent les principaux services caritatifs : Secours Catholique, Saint Vincent de Paul...

(1) Le développement en quête d'acteurs - Gabriel MARC - Editions Le Centurion.

C'est à l'intérieur des Comités Diocésains que le débat fraternel, mais sans compromissions, doit s'engager sur les « fondements théologiques et anthropologiques » des actions entreprises. Les textes relatifs au combat pour la justice sont nombreux (2). L'expérience de la Mission de France peut nous aider.

Les campagnes d'année

Animer l'opinion publique

Si le CCFD devait être une simple machine à collecter des fonds, il nous suffirait d'attendre derrière notre minitel que les dons affluent après qu'on ait plus ou moins culpabilisé le chaland...

« Malheur à moi si je n'évangélise pas !... » Malheur à nous si nous ne portons pas la Bonne Nouvelle : des exclus s'organisent, des affamés créent des coopératives, des analphabètes mettent en place des centres d'apprentissage...

Ce que font nos partenaires, là-bas, nous interpelle, nous remue, nous dérange.

L'éducation, ça s'apprend

Cette année, en ayant pris pour thème l'éducation, nous avons interrogé les mouvements qui composent la collégialité du CCFD. Les journées d'animateurs, organisées dans chaque diocèse ont permis à chacun d'exprimer comment son mouvement vivait l'éducation, ici. Ainsi en France, environ 850 000 jeunes sont nés en 1969-70 : c'est la génération qui va passer le Bac en juin 1988.

Sur ces 850 000 jeunes (dont 100 000 sont issus d'immigrés), un tiers vont obtenir le Bac. Les autres ont été orientés vers des CAP, des BEP... certains l'auront, d'autres pas. Près de 200 000 jeunes ne posséderont pas d'examen professionnel, ou encore, celui obtenu, trop fortement dévalorisé, n'ouvrira pas d'horizon professionnel.

L'éducation là-bas, c'est avant tout ce chiffre accablant de 857 millions d'analphabètes de plus de 15 ans.

(2) Ces textes qu'on trouve dans les Ecritures, les Pères, la tradition scholastique, la doctrine ou le discours social de l'Eglise, ont été commentés par le père J. DORE, en septembre dernier, lors du colloque « Progression des Peuples et engagement de l'Eglise », organisé par l'Institut Catholique de Paris et le CCFD.

Imaginons un instant ce que peut être la vie d'un paysan tchadien qui se fait voler sur la quantité de récolte vendue, s'il ne peut vérifier le poids indiqué sur la balance.

Plus près de nous, et même s'il sait lire, écrire et compter, regardons la perplexité du locataire qui vient de recevoir sa feuille de décompte de charges...

Le CCFD, sans pour autant négliger l'aide d'urgence, travaille sur le long terme en finançant des projets liés à l'alphabétisation ou la formation professionnelle. Il souligne à chaque fois le lien existant entre ce qui se passe là-bas, et ce qui se vit chez nous.

Droit des peuples

Alors que l'on s'apprête à célébrer le deux-centième anniversaire de la Révolution Française et le quarantième anniversaire de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, le Comité National du CCFD a décidé de faire entendre sa voix dans le concert médiatique qui va rythmer l'année 1989.

A travers des projets aussi variés que le soutien aux objecteurs de conscience d'Afrique du Sud, ou la formation d'avocats en milieu rural au Brésil, nous pourrions réfléchir aux Droits de l'Homme, mais encore porter le débat sur les droits économiques et sociaux. Ce sera aussi l'occasion de faire apparaître les sources bibliques et évangéliques des droits des hommes au DEVELOPPEMENT.

Solidaires avec ceux qui ont faim de pain et d'espérance

(appel du CCFD pour le Carême 1988)

Vous qui croyez en l'Homme ;

Vous qui croyez en Dieu et vous qui n'y croyez pas.

Nous vous invitons à l'occasion du Carême 1988, à un jeûne de solidarité avec les hommes et les femmes du Tiers-Monde : démarche spirituelle et symbolique pour vivre ensemble notre responsabilité dans le monde.

Pourquoi vous associer à notre jeûne ?

Vous n'acceptez ni la misère, ni le chômage, ni la famine, ni la violence ou la guerre, ni le mépris des droits humains fondamentaux.

Chaque être humain, dans son pays, a le droit de manger, de se loger, de travailler, de vivre en paix, de s'organiser, de se former. Chacun, adulte et enfant, a le droit de vivre, de croître, de se développer librement.

Parmi eux, en France, les immigrés, les exclus, les réfugiés ont droit à l'accueil, à vivre sur une terre fraternelle.

Mais ce droit à la vie resterait au stade du discours s'il n'entraînait pas notre mobilisation à tous pour la justice, la paix, l'amour.

Les droits des hommes seront ceux de tous par le développement des richesses humaines aujourd'hui souvent gaspillées.

Chacun, à sa mesure, peut agir. Vous aussi.

A vous, à nous, à tous d'utiliser les richesses agricoles, minières et les immenses possibilités techniques produites par la science et la recherche au service de tous en particulier des plus démunis.

A vous, à nous tous de mettre nos intelligences au service de ce développement respectueux des droits des hommes et des peuples.

Utopie ?

Non, si nous nous mobilisons.

Si nous nous engageons de toutes nos forces, de toutes nos forces spirituelles, dans ce combat avec tous ceux qui espèrent et croient au bonheur, au partage, à l'amour.

Pendant le Carême 88, ce jeûne sera porteur d'espérance s'il exprime concrètement notre volonté — votre volonté — de partager pour que le développement — ici ou là-bas — devienne un acte de libération pour tous.

Chacun de nous, même le plus petit et le plus faible, peut y travailler tout de suite.

C'est ce jeûne de Carême qui nous engagera dans l'action et dans la prière.

Jacques Maire

Délégué National OCFD

Région Aquitaine et Poitou-Charentes

BULLETIN DE RÉABONNEMENT

à renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS MISSION DE FRANCE B.P. 18 - 94121 FONTENAY-S-BOIS cede

Prénom et NOM : _____

Adresse : _____

● Pour votre abonnement 1988, mettez une croix dans la (les) case (s) correspondante (s)

- | | | |
|------------------------------------|-------|--------------------------|
| — Lettre aux Communautés ordinaire | 150 F | ☐ |
| de soutien | 180 F | ☐ |
| — Au-delà de l'hexagone (1) | 70 F | ☐ |
| — Vin nouveau (2) ordinaire | 70 F | ☐ |
| de soutien | 100 F | ☐ |

● Souscrivez un abonnement à La Lettre aux Communautés pour une personne de votre famille, de votre entourage

Prénom, Nom, adresse :

● Nous pouvons envoyer un ou deux spécimens gratuits de la Lettre aux Communautés.

Donnez-nous noms et adresses de personnes qui seraient éventuellement intéressées

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de - Lettre aux Communautés - (C.C.P. Paris 21 596 44 V)

Ci-joint un chèque bancaire ☐ postal ☐ de : _____ frs

(1) Dossiers d'information sur des sujets d'actualité.

(2) Une revue faite par des jeunes, pour des jeunes, en lien avec la Mission de France.